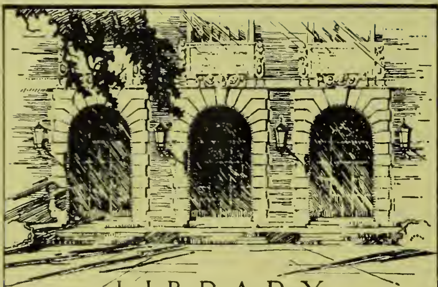
LE CENTAVRE VOL. I



LE CENTAURE



Vol. I

LE CENTAVRE

Recueil trimestriel de Littérature et d'Art

PREMIER VOLUME

IL A ÉTÉ TIRÉ

Cinquante exemplaires
sur japon impérial, numérotés en deux séries, de

A à Z

(dont une hors commerce, réservée entièrement aux collaborateurs tant artistiques
que littéraires).

Les exemplaires de luxe donnent, en portefeuilles, sur papiers spéciaux, des épreuves à grandes marges, signées par les artistes, des estampes publiées par le recueil.

LE CENTAVRE

RÉDIGÉ PAR

MM. Henri Albert, André Gide, A.-Ferdinand Herold, André Lebey, Pierre Louÿs, Henri de Régnier, Jean de Tinan, P. V.

AVEC LA COLLABORATION ARTISTIQUE,

POUR CE VOLUME, DE

MM. L. Anquetin, Jacques-Emile Blanche, A. Charpentier, Charles Conder, Maurice Delcourt, Maxime Dethomas, Fantin-Latour, Charles Léandre, Gustave Leheutre, Félicien Rops.

PARIS

9, RUE DES BEAUX-ARTS, 9

M DCCC XCVI

LE CENTAVRE

par Henri de Régnier.



Moi le Thessalien, Centaure, homme et cheval,
J'ai bu le vin jailli de l'outre qu'on débouche;
La Nymphe à mon étreinte a crié, bouche à bouche,
Et mon galop sonna sur les pierres du val.

Le glaive du héros, au Combat Nuptial,
Marqua mon poitrail fauve et ma croupe farouche,
Et l'Épouse aux yeux clairs dont j'ai tenté la couche
Frôla sa toison nue à mon poil d'animal.

La Ménade en riant a bondi sur mon dos;
L'orgie en fleurs a peint de rouge mes sabots;
Le Satyre me rit; et le Faune m'honore,

Mais l'Amour maintenant me mène par la main,
Et tous deux, à pas lents, nous cherchons, à l'aurore,
La pâle centaurée et la pomme de pin.

BYBLIS

OU

L'ENCHANTEMENT DES LARMES

par PIERRE LOUŸS.

A Jacques-Emile Blanche.

Et Amaryllis, entre les trois jeunes femmes et les trois philosophes, conta, comme à de petits enfants, cette allégorie fabuleuse :

« Des voyageurs que j'ai connus et qui sont allés en Carie, ayant remonté le Méandre plus loin qu'on n'est jamais allé, ont vu le Dieu du fleuve endormi, au bord des eaux ombragées par les joncs. Il avait une longue barbe verte et son visage était ridé comme les rocs de ses berges grises d'où pendent des herbes pleurantes. Ses antiques paupières semblaient mortes sur ses yeux à jamais aveugles. Il est probable qu'aujourd'hui, ceux qui voudraient le voir encore ne le retrouveraient plus vivant.

« Or, c'est lui qui fut le père de Byblis, s'étant uni à la nymphe Cyanée ; et voici, je vous dirai l'histoire de l'infortunée Byblis. »

I

Dans la grotte originelle d'où sourdait mystérieusement le fleuves la nymphe Cyanée accoucha de deux enfants à la fois. L'un était un fil, qu'elle nomma Caunos ; l'autre une fille, et ce fut Byblis.

Ils grandirent tous deux sur les bords du Méandre, et parfois Cyanée leur montrait, sous la lumière de la surface, la divine apparence de leur père, dont l'âme agitait les flots fugitifs.

Ils ne connaissaient du monde que la forêt où ils étaient nés. Ils n'avaient jamais vu le soleil qu'à travers le tissu des branches. Byblis ne quittait pas son frère et le prenait par le cou quand ils marchaient ensemble.

Elle portait une petite tunique que sa mère lui avait tissée dans les profondeurs du fleuve, et qui était bleue et grise comme les premières lueurs de l'aube. Caunos n'avait autour des reins qu'une ceinture de roseaux d'où pendait une étoffe jaune.

Dès que le jour était assez clair pour qu'on pût marcher dans les bois, ils s'en allaient tous deux très loin, jouer avec des fruits tombés ou chercher les fleurs les plus grandes, et qui avaient le meilleur parfum. Et les trouvailles de l'un étaient toujours pour l'autre et ils ne se disputaient pas, et à cause de cela leur mère les vantait près des autres nymphes ses amies.

Or,

Or, quand douze années se furent écoulées depuis le jour de leur naissance, leur mère se prit d'inquiétude et les suivit quelquefois.

Les deux enfants ne jouaient plus, et quand ils avaient vécu tout un jour dans la forêt, ils ne rapportaient rien à la main, oiseaux ni fleurs, ni fruits ni couronnes. Ils marchaient si près l'un de l'autre que leurs chevelures se mêlaient. Les mains de Byblis erraient sur les bras de son frère. Parfois elle le baisait sur la joue : alors tous deux restaient silencieux.

Quand la chaleur était trop forte ils se glissaient dans les branches basses, et là, couchés sur la poitrine à travers la mousse odorante, ils se parlaient et s'adoraient et ne se désenlaçaient point.

Alors Cyanée appela son fils à l'écart et lui dit :

« Pourquoi es-tu triste ? »

Caunos répondit :

« Je ne suis pas triste. Je l'étais autrefois, de rire et de jouer. A présent, tout est bien changé. Je n'ai plus besoin des jeux, mère, et si je ne ris plus, c'est que je suis heureux. »

Et Cyanée lui demanda :

« Pourquoi es-tu heureux ? »

Et Caunos répondit :

« Je regarde Byblis. »

Et Cyanée lui demanda encore :

« Pourquoi ne regardes-tu plus la forêt ?

— Parce que les cheveux de Byblis sont plus doux que les herbes et plus chargés de parfum : parce que les yeux de Byblis... »

Mais Cyanée l'arrêta :

« Enfant ! Tais-toi ! »

Et, espérant le guérir de sa passion défendue, elle le conduisit aussitôt chez une nymphe de la montagne, laquelle avait sept filles d'une beauté plus merveilleuse que les mots ne le sauraient dire.

Et toutes deux lui parlèrent, s'étant concertées :

« Choisis. Celle qui te plaira, Caunos, sera ta femme. »

Mais Caunos regarda les sept jeunes filles d'un œil aussi indifférent

que

que s'il eût vu sept rochers, car l'image de Byblis seule emplissait toute sa petite âme, et il n'y avait pas de place en lui pour une tendresse étrangère.

Pendant un mois Cyanée ainsi conduisit son fils, de montagne en montagne et de plaine en plaine, mais sans réussir une fois à le détourner de son désir.

Enfin, devinant qu'elle ne vaincrait jamais cette obstination passionnée, elle se prit à haïr son fils et à l'accuser d'infamie. Mais l'enfant ne comprenait point ce que lui reprochait sa mère. Pourquoi, entre toutes les femmes venait-on lui refuser justement celle qu'il aimait ? Pourquoi les tendresses qu'on lui eût permises dans les bras importuns d'une autre devenaient-elles criminelles dans les bras adorés de Byblis ? Pour quelles mystérieuses raisons un sentiment qu'il savait tendre et bon, capable de tous les sacrifices, était-il jugé digne de tous les châtiments ? Zeus, pensait-il, a bien épousé sa sœur, et la Dionide Aphrodite a bien osé tromper avec son frère Arès son frère Héphaïstos. Car il ne savait pas encore que les dieux seuls se sont donnés une morale intelligente, et qu'ils inquiètent la vertu des hommes par d'incompréhensibles lois.

Et Cyanée dit à son fils :

« Je te renie pour mon enfant. »

Et elle fit signe à une centauresse qui s'en allait vers la mer, et elle la fit enfourcher par Caunos, et la bête rapide détala.

Quelque temps, Cyanée les suivit du regard. Caunos effaré se retenait aux épaules et parfois il s'engloutissait sous la monstrueuse chevelure. La centauresse galopait par bonds allongés et puissants ; elle s'enfuyait en droite ligne ; elle diminuait dans le lointain vert. Bientôt elle tourna derrière un bouquet de bois, puis reparut, mais petite comme un point qui semblait se déplacer à peine. Et enfin Cyanée cessa de la distinguer.

A pas lents, la mère de Byblis s'en retourna vers la forêt.

Elle était triste, fière aussi, d'avoir sauvé par une séparation violente

lente la destinée de ses deux enfants ; et elle remerciait les dieux de lui avoir donné l'énergie qui permet d'accomplir le devoir déchirant.

« Maintenant, pensait-elle, Byblis restée seule oubliera son frère sacrifié. Elle s'éprendra du premier qui la saura séduire demain, et une lignée demi-divine sortira, comme il convient, du lit d'un mariage régulier. Bénis soient les dieux immortels ! »

Mais, lorsqu'elle rentra dans la grotte, la petite Byblis n'y était plus.

II

Quand Byblis s'était retrouvée seule sur le petit lit de feuilles vertes où elle dormait, côte à côte, avec son frère, toutes les nuits, elle avait en vain cherché le sommeil; les rêves, ce soir-là, ne la visitèrent point.

Elle sortit : la nuit était douce. Une respiration tranquille enflait et affaisait lentement les masses profondes de la forêt. Elle s'assit sur une pierre et regarda l'eau couler.

« Caunos, pensait-elle. Caunos. Pourquoi n'est-il pas rentré? Qui l'attire et qui le retient? Qui l'éloigne de moi, mon père? »

Et en disant ces derniers mots, elle se pencha sur la source..

« Mon père! répéta-t-elle. Mon père! Où est Caunos? Révèle-moi... »

Un murmure des eaux répondit :

« Loin..... »

Byblis effrayée reprit vivement :

« Et quand reviendra-t-il? Quand reviendra-t-il ici?

— Jamais...., répondit la source.

— Mort! Il est mort!

— Non...

— Où le reverrai-je?

— ... »

La source ne parlait plus. Le glissement léger du ruisseau était redevenu monotone. Aucune apparence divine ne vivait dans l'eau très pure.

Byblis

Byblis se releva, courut. Elle connaissait le sentier par où Caunos était parti avec sa mère. C'était un passage étroit qui tournait d'arbre en arbre en s'enfonçant dans la forêt. Elle ne le prenait pas souvent, car il traversait un bas-fond qui était infesté de serpents et de bêtes méchantes. Cette fois son désir fut plus fort que sa crainte et elle marcha en tremblant, de toute la vitesse de ses petits pieds nus.

La nuit n'était pas obscure; mais les ombres de la lune sont noires, et, derrière les arbres trop larges, Byblis n'avançait qu'à tâtons.

Elle parvint à un endroit où le sentier se séparait en deux. Quel chemin choisir et comment savoir? A genoux elle chercha longtemps si une trace pouvait la guider. La terre était sèche. Byblis ne vit rien. Mais comme elle levait la tête, elle aperçut, cachée dans le feuillage d'un chêne, une hamadryade aux seins verts qui la regardait en souriant.

« Oh! s'écria Byblis. Par où a-t-il passé? Si tu l'as vu, dis-le moi... »

L'hamadryade étendit vers la droite un de ses longs bras de branchages, et Byblis la remercia d'un regard reconnaissant.

Elle marcha encore longtemps, cette nuit-là. Le sentier continuait toujours, à peine distinct sous les feuilles tombées ; il allait, sans cesse détourné, au hasard du sol et des arbres, il montait, il descendait, dans l'ombre, interminablement.

Enfin, épuisée de fatigue, Byblis tomba sur la mousse et dormit.

En s'éveillant, le lendemain, sous le soleil déjà haut, elle sentit une étrange douceur le long de sa main étendue. Elle ouvrit les yeux : une biche blonde la léchait avec lenteur. Mais, au premier mouvement de Byblis, la délicate bête sauta sur ses pattes fines et releva les deux oreilles, en fixant tout à coup devant elle ses admirables yeux humides, noirs et brillants comme l'eau des roches.

« Biche, dit Byblis, à qui es-tu ? Si tu es à la déesse Artémis, guide-moi, car je la connais. Je lui donne, à la pleine lune, des libations de lait de chèvre et elle m'en sait gré, biche, elle m'aime bien. Si donc tu

es de son cortège, exauce-moi dans l'angoisse où je suis, et sache que tu ne déplairas pas à la bonne Chasseresse de la Nuit. »

La biche parut comprendre ; elle partit en avant, d'un pas assez mesuré pour que l'enfant pût la suivre.

Toutes deux, elles traversèrent ainsi un grand espace de forêt et même deux ruisseaux, que la biche sauta d'un bond, mais que Byblis ne put franchir qu'en entrant dans l'eau jusqu'aux genoux. Byblis était pleine de confiance. Elle était sûre, maintenant, d'être dans le bon chemin ; sans doute, cette biche lui avait été envoyée par la déesse elle-même, en gratitude de sa dévotion, et l'animal divin la conduisait à travers bois vers le frère bien-aimé qu'elle ne quitterait plus. Chaque pas l'approchait du terme où elle reverrait Caunos. Elle sentait déjà contre sa poitrine l'étreinte affectueuse du fugitif. Un peu de son haleine semblait avoir passé dans l'air et enchanter la brise attiédie.

Soudain, la biche s'arrêta. Elle coula sa longue tête entre deux jeunes arbres où apparut en même temps le profil cornu d'un cerf, et comme si elle avait atteint le but qu'elle se proposait, elle se coucha, les pattes sous le ventre, et posa le menton sur l'herbe.

« Caunos ! »

Byblis appelait.

« Caunos, où es-tu ? »

Pour toute réponse, le cerf fit deux pas vers elle et la menaça de ses terribles cornes qui se tordaient comme dix serpents bruns. Et Byblis comprit alors que cette biche avait été, comme elle, à la rencontre de son amant, et qu'il est peut-être inutile de compter sur les bons offices de ceux qu'une passion intime absorbe déjà tout entiers.

Elle s'en retourna ; mais elle était perdue. Elle prit un nouveau sentier qui descendait rapidement vers une vallée invisible. Ses pauvres petits pieds las se heurtaient aux pierres, s'accrochaient aux racines, glissaient sur le tapis brun des fuyantes aiguilles de pins. A un tournant de chemin irrégulier qui suivait le cours d'un ruisseau, elle s'arrêta devant un couple divin.

C'étaient

C'étaient deux nymphes, d'essences différentes, l'une d'elles présidant aux forêts et l'autre aux eaux printanières. L'oréade avait apporté à la naïade les fraîches offrandes reçues des hommes, et toutes deux se baignaient dans le courant, ondoyantes et embrassées.

« Naïade, dit Byblis, as-tu vu le fils de Cyanée ?

— Oui. Son ombre a passé sur moi. C'était hier, au coucher du soleil.

— D'où venait-il ?

— Je ne sais plus.

— Où allait-il ?

— Je ne l'ai pas regardé. »

Byblis poussa un long soupir.

« Et toi, dit-elle à l'autre nymphe. As-tu vu le fils de Cyanée ?

— Oui. Loin d'ici, dans la montagne.

— D'où venait-il ?

— Je ne l'ai pas su.

— Où allait-il ?

— Je l'ai oublié. »

Puis elles reprirent, se dressant au milieu des eaux rapides :

« Reste avec nous, jeune fille, reste. Pourquoi songes-tu encore à celui qui n'est plus là ? Nous avons en trésor pour toi l'infini des joies présentes. Il n'y a pas de bonheur futur qui vaille la peine d'être poursuivi. »

Mais Byblis ne trouva point que la nymphe eût bien parlé. Quoiqu'elle ne sût pas exprimer les idées de sa petite âme, elle ne concevait pas d'autre joie que de souffrir en persévérant à la recherche du bonheur. Pendant la première journée de son inutile voyage elle avait compté sur l'aide et sur le zèle des inconnus. Quand elle les vit, insouciants de favoriser sa destinée, elle ne compta plus que sur elle-même, et quittant le sentier tournant, elle pénétra au hasard dans le labyrinthe des bois.

Cependant les deux immortelles répétaient leurs sages paroles :

« Reste avec nous, jeune fille, reste. Pourquoi songes-tu encore à

celui

celui qui n'est plus là. Il n'y pas de bonheur futur qui vaille la peine d'être poursuivi. »

Et longtemps, longtemps après, l'enfant qui gravissait toujours la mystérieuse montagne, entendait, dans le lointain, deux voix claires ensemble appelant :

« Byblis! »

III

Pendant une nuit et un jour, Byblis marcha dans la montagne. Elle interrogea anxieusement toutes les divinités des bois, celles des arbres, celles des clairières et celles des antres assombris. Elle contait sa douleur avec des confidences interminables ; elle suppliait, elle tremblait, elle tordait ses petites mains. Mais personne n'avait vu Caunos.

Elle alla si loin en montant, que le nom sacré de sa mère n'était plus connu là où elle passait, et les nymphes indifférentes ne savaient pas ce qu'elle voulait dire.

Elle voulut retourner sur ses pas, mais elle-même s'était perdue. De toutes parts, une colonnade confuse de pins énormes l'entourait. Il n'y avait plus de sentiers. Il n'y avait pas d'horizon. Elle courut dans tous les sens. Elle appela désespérément.

Il n'y avait même plus d'écho.

Alors, comme ses paupières lasses se fermaient d'instant en instant, elle se coucha sur la terre, et un songe qui passait lui dit d'une voix lente :

« Tu ne le reverras plus, ton frère, tu ne le reverras plus. »

Elle s'éveilla en sursaut.

Ses mains s'étendirent, sa bouche s'ouvrit, mais avec une telle angoisse qu'elle n'eut pas la force de crier.

La lune s'était levée, rouge comme du sang, derrière les hautes lignes noires des pins. Byblis la distinguait à peine. Il lui semblait

qu'un

qu'un voile humide s'était posé sur ses longs yeux. Un silence éternel dormait dans les bois.

Et voici qu'une larme gonflée emplit le coin de son œil gauche.

Byblis n'avait jamais pleuré. Elle crut qu'elle allait mourir, et soupira, comme si un soulagement divin la secourait mystérieusement.

La larme s'accrut, trembla, s'élargit, puis soudain coula sur la joue.

Byblis resta immobile, les yeux fixes, devant la lune.

Et voici qu'une larme gonflée emplit le coin de son œil droit. Elle s'élargit comme la première, glissa sur les cils et tomba.

Deux autres larmes naquirent, deux gouttes brûlantes qui allongèrent la trace humide de la joue. Elles atteignirent le pli de la bouche ; une amertume délicieuse enivra l'enfant accablée.

Ainsi jamais plus sa main ne toucherait la main aimante de Caunos. Jamais plus elle ne reverrait la lumière noire de son regard, sa chère tête et ses jeunes cheveux. Jamais plus ils ne dormiraient côte à côte sur le même lit de feuilles, enlacés. Les forêts ne savaient plus son nom.

Une explosion de désespoir fit tomber le visage de Byblis dans ses mains ; mais une telle abondance de larmes vint mouiller ses joues enflammées, qu'il lui sembla qu'elle sentait une source miraculeuse entraîner toutes ses souffrances comme des feuilles mortes sur l'eau d'un torrent.

Les larmes naissaient doucement en elle, montaient à ses yeux, flottaient, débordaient, glissaient en nappe chaude sur ses joues, inondaient sa poitrine étroite, retombaient sur ses jambes serrées. Elle ne les sentait plus perler une à une entre ses longs cils : c'était un ruissellement continu et doux, une affluence intarissable, l'effusion d'une onde enchantée.

Cependant, réveillées par le clair de lune, les immortelles de la forêt étaient accourues de toutes parts. L'écorce des arbres devenue transparente avait laissé voir la figure des nymphes, et même les naïades frissonnantes, quittant leurs eaux et leurs rochers, s'étaient répandues dans les bois.

Et

Et elles se pressaient autour de Byblis, et elles lui parlaient, effrayées, car le cours des pleurs de l'enfant avait tracé dans la terre une ligne sinueuse et foncée qui gagnait lentement le chemin de la plaine.

Mais Byblis déjà n'entendait plus rien, ni les voix, ni les pas, ni le vent de la nuit. Son attitude devenait peu à peu éternelle. Sa peau avait pris sous le flot des larmes la teinte lisse et blanche qui est celle des marbres baignés par les eaux. Le vent n'aurait pas dérangé un de ses cheveux le long de son bras. Elle se mourait en pierre pure. A peine une lueur obscurcie éclairait encore sa vision. Tout à coup elle s'éteignit; mais les larmes plus fraîches n'ont pas cessé de couler.

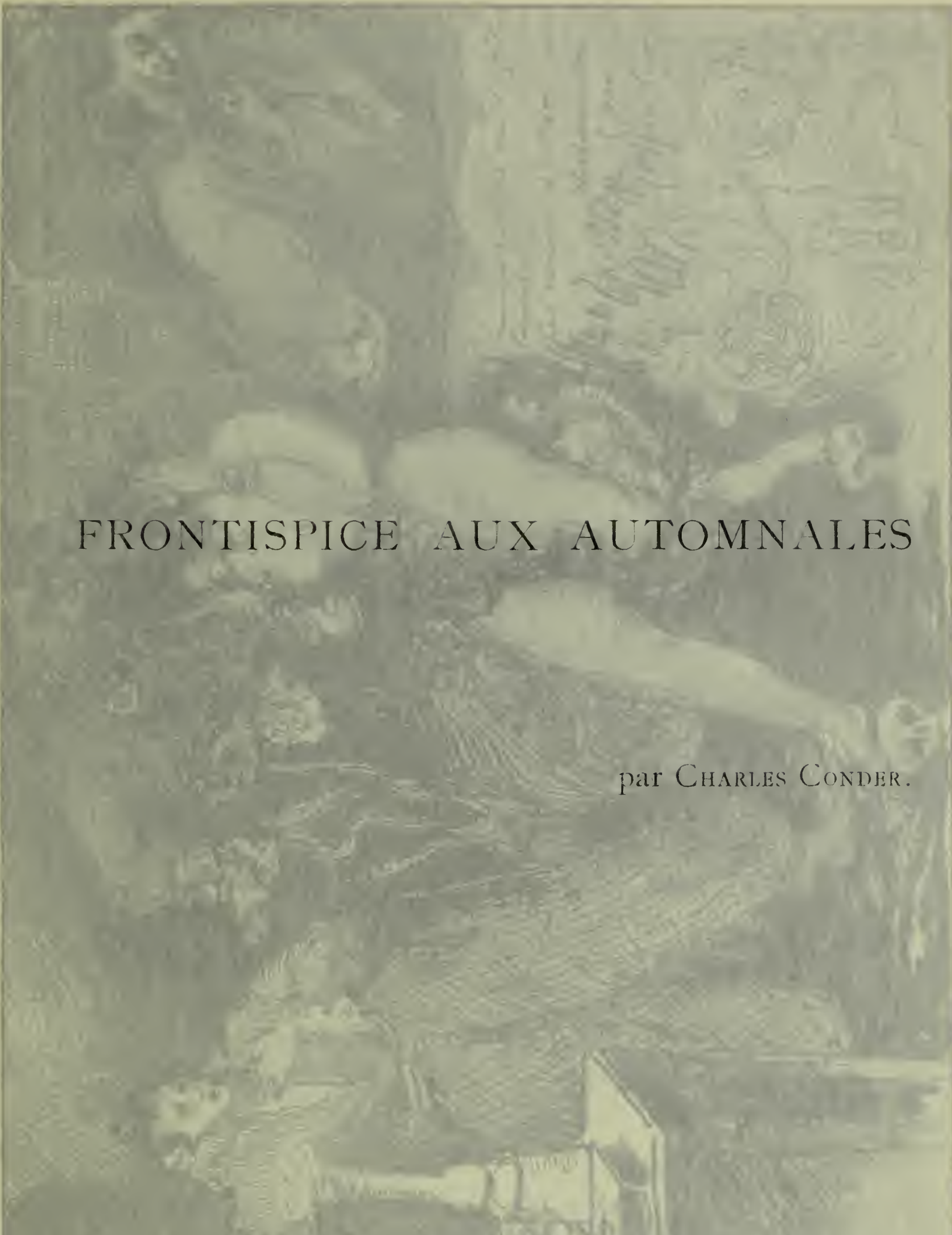
Et c'est ainsi que Byblis fut changée en fontaine.



AUTOMNALES

par ANDRÉ LEBEY.

4

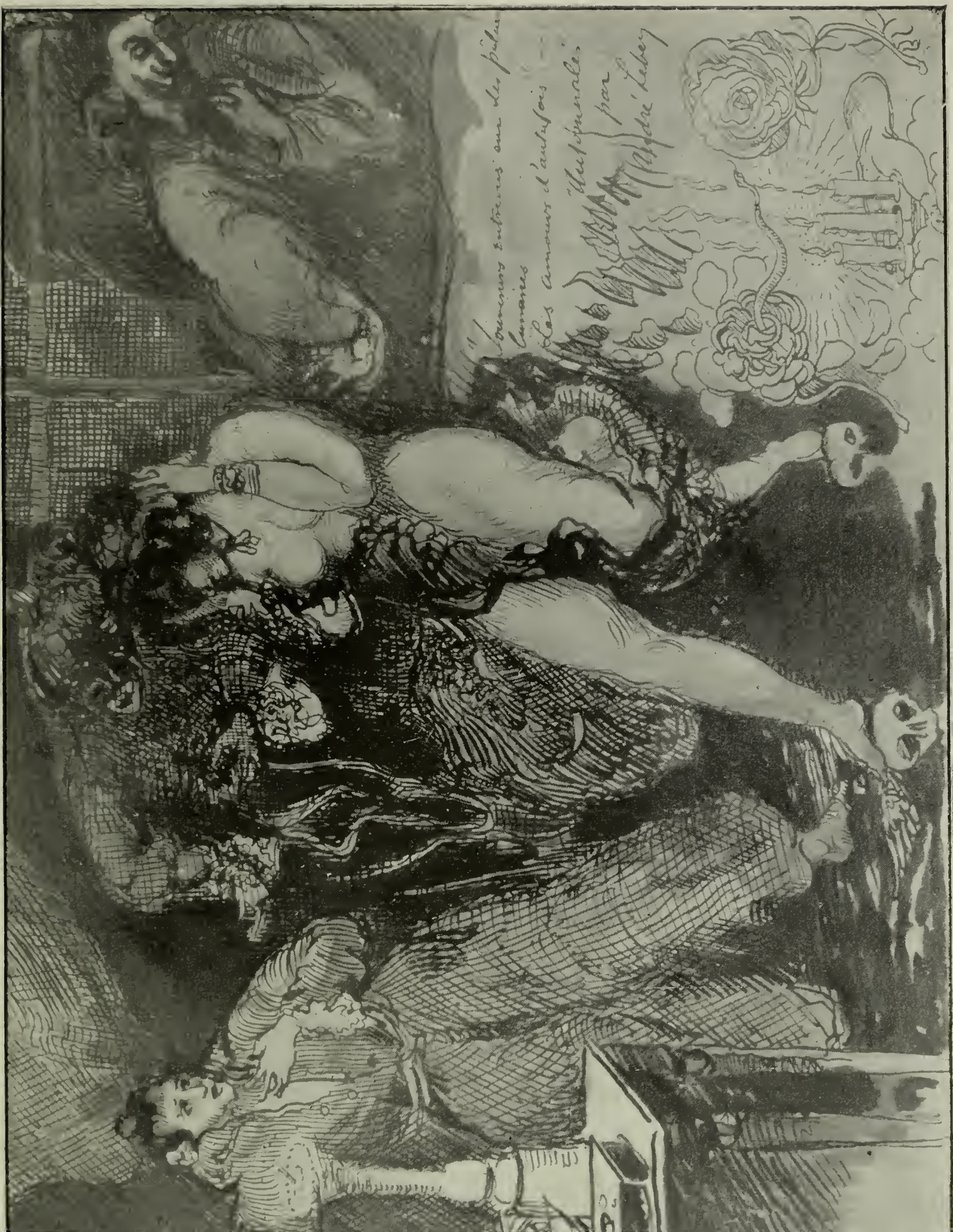


FRONTISPICE AUX AUTOMNALES

par Charles Conder.

FRONTISPICE AUX AUTOMNALES

par Charles Conder.



I

C'est le désir d'aimer et l'espoir de revivre
Qui dans ces jours déserts évoquent l'autrefois.
Rien n'aurait-il suffi? Suis-je donc encore ivre
Pour souhaiter toujours ce qui n'est qu'une fois?

Ah! Que la chambre est vide à qui n'a rien trouvé
Malgré la solitude et son vœu d'être fort!
Qu'importe à mon ennui s'il s'enfuit délivré
Du songe où mon orgueil implore en vain la mort!

Laissons chanter la vie et sans autre tristesse
Essayons un bonheur quoique un peu mensonger
Sans craindre le réveil de la trop courte ivresse
Par quoi nos deux cœurs s'efforceront d'oublier.

Si c'est l'illusion, qu'elle soit au moins belle,
Et soyons ingénus dans notre duperie;
L'amour peut refleurir et prendre sous son aile
Ceux dont l'âme ici-bas ne fut qu'inassouvie;

Regarde autour de nous les arbres s'effeuiller :
Nous connaîtrons comme eux la vieillesse et l'automne,
Mais avant ce futur où nous devrons quitter
La suprême splendeur que le temps abandonne,

Écoutons la chanson de notre espoir qui pleure
D'être loin des jours bleus où nous l'avons maudit
Et, pèlerins pieux de l'antique demeure,
Échangeons nos anneaux dans l'ombre, avant la nuit.

II

Voici mon cœur saignant comme un oiseau blessé
Dont les passants bourrus auraient coupé les ailes ;
Le veux-tu dans tes mains pour qu'aux clartés nouvelles
Il redevienne jeune et libre du passé ?

La splendeur du soleil sur les épis dorés,
Vit dans tes cheveux blonds au vent en éclairs d'or...
Ai-je tort de t'aimer ? Peux-tu m'aimer encor ?
Je ne suis qu'un tombeau plein de débris brisés.

Les palais d'autrefois que, songeur patient,
Je bâtissais afin d'y cloîtrer mes ennuis,
Pour être merveilleux n'ont été que maudits :
La ruine elle-même est cendre maintenant.

Ceux que dessine au loin par des contours de brume
Mon esprit inquiet d'un avenir plus beau
Sont trop vagues, voilés par le prochain tombeau
Dont l'ombre éteint là-bas tout soleil qui s'allume.

Seul donc et fatigué d'être si seul encor,
Morne de n'avoir vu l'amour qu'en mascarade
Je mène à toi mon vœu comme on mène en la rade
Le vaisseau balloté qui cherche un nouveau port.

Je ne sais si tu dois répondre à ma détresse,
Mais le gouffre est trop noir qui dans mon cœur se creuse,
Et je ne veux savoir que ta beauté rêveuse
Pour rêver auprès d'elle un rêve de tendresse.

III

Le jeu fut dangereux, mon cœur devint sincère;
En voulant rire je n'ai pu masquer qu'un pleur,
Et le désir d'avoir un autre et vrai bonheur
N'a fait de celui-ci qu'un mensonge éphémère.

Je te voulais aimante et songeuse, ô frivole!
Dont le rire était seul selon la vérité;
J'aurais dû sacrifier mon rêve à ta gaieté,
Heureux de t'avoir même auprès de moi si folle.

Mais la lune versait tant de mélancolie
Sur les bois que le soir emplissait de mystère,
Et la voix du passé, si langoureuse et chère,
Jetait un tel appel vers l'époque abolie,

Que l'éternel souhait d'être aimé plus longtemps,
Sans la science, hélas! d'une qui sait tromper,
Réveilla les échos du val où pour aimer
J'avais bâti jadis un château pur d'antan.

Et j'ai laissé mon âme au rythme de ces chants
Contempler l'envergure au loin de sa chimère
Qui, loin des palais bleus où l'abritait sa mère,
Fée entrevue au fond des brumes des couchants,

Heurtait de son vol d'or les obstacles surgis
Et prenant notre amour endormi sous ses ailes,
Par-delà les azurs calmes des paradis
Lui découvrait l'aspect des terres éternelles.

IV

Ma bouche rouge encor de ton dernier baiser
Garde la saveur de tes lèvres sensuelles,
Et dans mes cheveux noirs tes cheveux blonds restés
Sont comme les fils d'or des aurores nouvelles.

Te souvient-il du soir où dans le crépuscule,
Au bord du chemin l'un contre l'autre appuyés,
Nous n'écoutions rien que l'amour qui recule
Pour d'autres horizons celui des voluptés?

Le soleil épanchait au-dessus des vallées
Les suprêmes adieux de sa splendeur vermeille,
Et, derrière les bois lourds de lueurs pourprées
Dressaient en laves d'or un site de merveille.

Que ta tête était douce à la mienne si lasse
D'avoir dormi partout sans jamais reposer!
Que tes yeux étaient bleus, dans leur lumière où passe
L'éclair des paradis où, jeune, s'oublier!

Je ne sais plus les mots dont j'ai bercé nos âmes
Heureuses de s'enfuir libres vers les clartés
Où des barques d'azur sans un secours de rames
Voguent sur les courants lents des éternités,

Mais j'ai gardé la tristesse de ce baiser
Où, sans futur, pleurant d'avoir dû nous connaître
Puisque nos deux destins devaient nous séparer,
Nous mîmes tout l'amour qui ne pouvait pas être.

V

Après l'apaisement des heures moissonnées,
Las d'un bonheur douteux et trop vite vécu
Dans l'inconscience d'une joie étonnée
De se sentir enfin ce qu'elle avait voulu,

Le passé revenu hante nos destinées
Craintives de survivre à l'extase et tremblantes
Devant les fleurs ici déjà toutes fanées
Loin de la rosée des aubes bienfaisantes.

Dans le frissonnement muet du crépuscule
C'est comme un concert où glissent en vain des voix ;
Il semble qu'au couchant le passé qui s'annule
Étende son reflet une dernière fois.

Et tandis que tu cours fugitive et sereine
Le long des sables d'or où se marquent tes pas
Vers la maison d'où s'envole la chanson vaine
Dont je berce mon rêve en attendant tes bras,

Je vois une ombre noire entre nous deux errer
Me désignant du doigt la demeure de deuil
Où, solitaire amant pour avoir trop aimé,
J'ensevelis l'amour dans l'ombre du cercueil.

Mais le présent est maître et chasse l'autrefois
Et l'heure à cueillir rit de l'heure moissonnée,
Et tu me souris sans me demander pourquoi
Mon baiser est farouche à ta bouche étonnée.

VI

Nous rêvions la vie au fond de vieux châteaux
Loin des chemins connus et des terres réelles
Pour vivre l'infini de nos amours fidèles
Dans le simple décor de nos désirs jumeaux.

L'extase d'être deux sans vouloir autre chose
Que d'être toujours tels et de ne vouloir rien,
Fiers d'être l'un à l'autre un même et seul soutien,
Eût fait fleurir nos vœux comme un massif de roses.

Je laissais le passé disparaître à ta voix
Prometteuse d'espoirs qu'elle sentait perdus,
Trop heureux d'écouter ce qu'il n'attendait plus
Depuis le jour fatal où l'on railla sa foi.

Mais je sais aujourd'hui trop ta légèreté
Pour accepter encor ce qui n'est qu'un vain jeu;
Si mon cœur s'est donné c'est qu'il crut ton aveu
D'être selon lui-même et sa sincérité.

Va demander ailleurs ce qui n'est plus ici,
Mais ne sois pas si longue à me tendre la main,
Car, à me penser sans ton sourire demain,
Je sens monter en moi l'angoisse de la nuit,

Et souhaite mourir sous ton regard trop beau
Pour qu'un regret mouillant l'ombre de ta paupière
Te fasse me promettre à cette heure dernière
De venir quelquefois pleurer sur mon tombeau.

VII

Tu fus trop bonne et douce et j'ai rêvé t'aimer
Malgré tout le mensonge écrit en tes yeux clairs,
Et j'ai voulu ton âme éparse avec ta chair
Comme on veut un joyau pour dans l'ombre éclairer.

Que n'ai-je été plus simple et jeté tout mon rêve,
Inutile fardeau dont la splendeur attire?
J'aurais su calme ne souhaiter qu'un sourire
Sans étendre là-bas l'après de l'heure brêve.

Loin de toi maintenant qui près d'autres sans doute
Portes ton ignorance et ta jeunesse, ô folle,
Triste d'avoir été sans un mot qui console
Et voulant résister à mon cœur qui s'écoute,

Seul sur cette falaise où si souvent le soir
L'un et l'autre rêveurs nous conduisions nos pas,
Je pleure en appelant ce qui ne sera pas,
Bien que mon cœur crédule attende un peu d'espoir.

Je sais qu'il vient un jour où l'âme moins fidèle
Retourne en se raillant à son indifférence,
Mais la mienne a connu de trop longues souffrances
Pour vers un autre amour développer ses ailes.

Et devant cette mer éternelle et tranquille
Je songe au temps, hélas! maître de nos folies,
Qui, reprenant un jour ce qui fut notre vie,
Ne fait de nos douleurs qu'une cendre inutile.

VIII

Suis le chemin douteux où ton rire se plaît
Et retourne là-bas te mélanger aux ombres
De celles qui déjà tentèrent mon cœur sombre
Sans que l'une devînt celle-là qu'il voulait.

Demeure sans comprendre et raille ma douleur
De ne te voir que belle et sans l'autre beauté
Qui permet l'infini dans toute volupté
Et seule sait offrir quelque réel bonheur.

Je t'aime trop encor pour pouvoir te blâmer
Mais t'aime trop aussi pour t'aimer étrangère;
Puisque tu ne sais rien qu'une joie éphémère,
Je préfère être seul et tâcher d'oublier.

Le souvenir renaît de ton départ tranquille
Lorsque tu m'écoutas douteuse et étonnée;
Voici le banc d'alors sur le bord de l'allée
D'où je te regardais retourner à la ville...

Une cloche au loin jette une note argentine
Qui semble dans le soir tinter pour un adieu,
Adieu de l'autrefois recouvert peu à peu
Par l'aujourd'hui banal sous une voix divine.

Et sans autre espoir je contemple sans regrets
Le cortège plaintif des illusions mortes
Qui traversent la plaine et marchent vers les portes
Dont le battant se clôt pour ne s'ouvrir jamais.

IX

Je n'écouterai plus ta gaîté dans le soir
Ni ne verrai tes doigts sur le vieux piano
Développer le rythme éperdu des sanglots
Dont Schumann et Grieg ont bercé leur désespoir.

Oh ! les derniers rayons de soleil sur tes bagues
Jetant dans l'ombre douce un long reflet pâli,
Et, le long du clavier à l'ivoire jauni,
La blancheur de tes mains aux gestes vifs et vagues !

L'ombre se faisait bleue et complice à nos âmes
Et la tienne rêvant sans comprendre pourquoi,
Tu tournais un regard moins souriant vers moi
Craintive de toi-même et belle d'être femme.

Dehors le vent chantait en passant dans les feuilles
Comme le soupir de quelque chose d'enfui,
Et c'était sous la lune au travers de la nuit
Un orchestre voilé de musiques de deuil.

As-tu tout oublié, rêveuse languissante,
Nos courses sur la grève ou dans les bois fleuris,
Tes sourires mouillés, mes serments infinis ?
Faut-il donc aujourd'hui ne t'évoquer qu'absente !

Souviens-toi du printemps où ma main dans la tienne
S'oublia si longtemps que je me crus aimé,
Et de tous nos aveux dans le jardin d'été
Où tu voulus ta bouche un instant sur la mienne.

X

Ton âme est une feuille que le vent emporte
Selon son souffle vain au nord comme au midi
Vers elle ne sait où ni pour quel infini
Sans même qu'elle y songe ou qu'il lui en importe.

Elle n'a rien connu de la tendresse forte
Par qui la mienne hélas! confiante se lie,
Heureuse de croire au serment que fortifie
Le rêve d'être deux avant qu'une soit morte.

Ton âme est une feuille et le vent l'abandonne
Au gré des fleuves où elle s'en vint tomber.
La lande sera froide où l'onde va couler
Après l'or dont ici le soleil te couronne.

Ah! que n'entendis-tu plus jeune une autre voix
Que celle dont ta mère a bercé ton enfance?
Tu comprendrais alors aujourd'hui ma souffrance
Que tu ne sois enfin ce que je fus pour toi.

Ton âme est une feuille et le courant l'entraîne
Sans qu'elle y résiste ou veuille s'en occuper.
Peut-être as-tu raison d'être sans demeurer
Dans la maison trop simple où je t'évoquais reine.

Sans désirer jamais que d'oublier encore.
Vogue donc parmi ceux dont tu te crois aimée...
Un jour s'en vient où pour avoir été dupée
Tu pleureras l'amour que l'âme vide ignore.

XI

Dans la salle grave où solitaire et reclus,
Pour n'être que moi-même et fort de ma tristesse,
Je rêve à l'infini que versait ta tendresse
En ces instants trop courts qui ne reviendront plus.

L'unique amour voulu sans qu'il fût rencontré,
Espoir d'avril fleuri dépouillé par l'automne,
Désertant le décor que ma vie abandonne
Disperse ma jeunesse à travers le passé.

Hélas ! Que n'étais-tu celle de mon enfance
Imaginée un soir d'abandon maternel,
N'as-tu rêvé toi-même un exil éternel,
Et n'est-ce pas vers lui que pleure ta souffrance ?

Mais l'oubli t'a rendu toute amertume brève ;
La route se fait joyeuse à ta lassitude,
Et la vie sait toujours un nouveau prélude
Pour t'endormir au fond de quelque nouveau rêve.

Pourquoi m'avoir choisi ? Quelque autre eût mieux joué ?
Mon rêve était trop lourd en ta main trop légère
Qui le laissa rouler à travers la poussière
Jusqu'au gouffre où tu ris de le voir s'enfoncer.

Et du fond du silence où je suis à pleurer,
Déserté par l'orgueil qui t'aurait pu maudire,
J'enivre mon malheur d'un vin de souvenir,
Cherchant à vivre encor l'illusion d'aimer.

XII

Voyageur fatigué, pleure les temps perdus !
Rien ne refleurira de la rose effeuillée,
Et lorsque reviendra l'avril d'une autre année,
Sache ne plus vouloir ce qui ne sera plus.

Laisse croire ceux-là qui n'auront pas connu
L'amertume des lèvres où le baiser rit
D'être le simulacre obscur que dans la nuit
Toute jeunesse pense un bonheur éperdu.

Tu sais l'inanité de l'ivresse trop brève
Et le regret alors d'avoir été dupé ;
Ne respire donc pas les parfums de l'été
Et si tu vis la vie écarte au moins ton rêve.

La nature alentour sans joie et sans douleur
T'enseigne simplement à diriger ta vie :
Le regret est trop triste et trop vaine l'envie,
L'amour pour un sourire a coûté plus d'un pleur !

Que demain soit pour toi ce que fut aujourd'hui.
Le courant reprendra la barque fugitive
Qu'un peu d'ombre attirait sur le bord de la rive,
Et rien ne tentera celui d'où tout a fui.

Mais le voyageur, las d'avoir longtemps marché,
Dont la sagesse encor n'a pu vaincre le cœur
Soupire en contemplant l'ombre de son bonheur
« A quoi bon vivre, hélas ! si l'on n'est point aimé ? »

XIII

C'est la douceur du soir dans l'air lent qu'angélise
L'adieu lointain déjà des cloches de Thulé,
Et l'île du bonheur qui n'aura pas été,
Défaille comme un songe emporté par la brise.

Elles sonnaient jadis des réveils matinaux
En carillons joyeux dès l'aurore d'été ;
Elles ne sonnent plus que dans les soirs voilés
Où leur bourdon funèbre annonce des tombeaux.

C'est la douceur du soir sur la mer que sillonne
Les barques dans le vent qui les courbe sur l'eau,
Mais leur coque trop pleine et d'un trop lourd fardeau
Fend en vain le flot noir qui déferle et moutonne.

Les reconnaîtrais-tu, pilote nostalgique
A l'âme en vœux rêveurs de terres ignorées,
Lorsque tu les menais, neuves et pavoisées
Sans craindre la tempête éparse en l'Atlantique?

C'est la douceur du soir dans le ciel où s'éploie
Le vol silencieux des ramiers voyageurs.
Ah! Quand pourrai-je enfin d'un grand coup d'aile ailleurs
Fuir et trouver un ciel où mon amour se noie?

O cloches, à quoi bon dire tout mon malheur
Si vos sons dans son cœur ne trouvent point d'écho
Et si je dois rester ainsi devant le flot
Sans mettre au large pour un rivage meilleur?

XIV

Toute fleur s'est fanée et tout espoir est mort.
Le vent a dépouillé les branches les plus lourdes
Et je ne sais plus même une note assez sourde
Pour bercer mon destin dont l'avenir s'endort.

Fleurs sur fleurs effeuillées au fil des eaux calmes,
Sans qu'un autre courant les ramène à ces bords!
Refuses-tu toujours l'encens qui monte encore
Dans ces déserts où j'ai cherché l'ombre des palmes?

Ma douleur ne veut plus des cieux ni des nuages
Et, près du décor terne où ton dédain la mène,
Drapant sa solitude au fond des nuits sereines,
Cherche à perdre ses yeux en l'onde d'un autre âge.

L'autel est sans déesse où j'ai fait ma prière;
Rien d'elle n'a vécu qu'à l'horizon d'un songe
Surgie aux flots berceurs que sacre le mensonge
De la croire divine et toujours la première

Fleurs sur fleurs en couronne au parvis du sanctuaire
Où, parmi les jardins que consacre Astarté,
Les prêtresses d'amour qui vendent leur beauté
Délivrent d'un regret l'âme en vain prisonnière!...

Toute flûte s'est tue au fond des lointains d'ombre
Où des soleils jadis pleuvaient en larmes d'or,
Et c'est l'hymne plaintif que sous le vent du nord
Les arbres dénudés jettent vers le ciel sombre.

Que n'est-ce plus le temps des forêts fabuleuses
Où, suivant le récit des antiques légendes,
Le vieux mage vaincu dans l'ombre aventureuse
Se laissait couronner de roses en guirlandes,

Et, la tête à jamais entre les mains des fées,
En attendant la mort que leur beauté dispense,
Oublieux des serments et de ses destinées,
Reculait l'horizon désert de sa souffrance !

Je me serais couché près du fleuve immortel
Dont l'onde pure efface et couvre le passé
Pour m'endormir enfin dans le songe éternel
Que chante la forêt au pèlerin lassé.

Mais le soir est fatal et la forêt sonore
Où rien n'a revécu des âmes d'autrefois,
N'entend plus les chansons des prêtresses d'Endor,
Et le vent seul redit quelles furent leurs voix.

Au haut du promontoire allongé dans les sables,
Je regarde la mer déchaîner son écume
Sans même apercevoir l'essor lointain des fables
Développer leurs fastes à travers la brume.

Et le cygne espéré par l'attente et l'ennui
Comme guide et gardien vers les terres promises,
Prisonnier des lacs que le froid cristallise,
N'éclipse pas l'azur d'un long vol ébloui.

XVI

Souvenirs entrevus sous des pâleurs lunaires,
Les amours d'autrefois au cours d'une eau rêveuse
Reprennent lentement dans la nuit langoureuse
Les thèmes nuptiaux devenus funéraires.

Les doigts purs effilés voltigent sur les lyres,
Lourds de leur lassitude et du poids de leurs bagues
Qui mêlent leurs rayons brusques aux lueurs vagues
Des gouttes de clarté que la rame retire.

O leurs yeux cerclés d'ombre où le rêve vaincu,
Comme en de vieux miroirs que le temps a bleui,
Du fond du lointain terne aux golfes de l'oubli
Prolonge le reflet de ce qui fut vécu!

La barque suit la rive où pleurent de vieux saules
Près desquels des serments vains furent échangés
Alors que s'exaltait le désir d'être aimé
Quand mon espoir rêvait, penché sur une épaule.

Nulle n'a pu sourire auprès de son passé
Et la barque s'éloigne à jamais vers ailleurs
Sans que l'une ait versé l'aumône au moins d'un pleur
Sur le vieux parc d'amour aujourd'hui déserté.

Et celle-là plus belle et debout à l'arrière,
Porteuse des débris des feux qu'elle éteignit,
Indifférente à tout, jette au vent de la nuit
La cendre qui restait dans l'urne cinéraire.

XVII

La même lassitude éparse en mon silence
Laisse le vieux désir chanter, mélancolique,
Et malgré le vœu fier d'être un jour héroïque,
J'écoute encore au loin l'écho de ma souffrance.

Nulle ne m'a donné l'oubli de ta tendresse
Et sur les corps vendus où sanglotait ma honte
Je n'ai pas su cueillir les roses d'Amathonte,
Que d'autres font fleurir auprès d'une caresse.

Mais le temps est fini des larmes ou des rires ;
Que tout regret vaincu saigne loin de ma route,
Que le passé s'écarte à jamais en déroute :
L'espoir est mort, hélas! sans même un souvenir.

Seul désormais et fort d'avoir connu la vie,
Vers le soir que j'attends sur l'azur du matin,
Je serai le passant qui guide son destin
Dans l'orgueil de lutter pour une autre survie.

Les flûtes jetteront dans la campagne en vain
Leur appel langoureux vers des voluptés douces ;
Sans aveu pour l'amour que mon orgueil repousse
Je perdrai ma douleur au fond de mon dédain.

Puisse au ciel seulement s'allumer quelque étoile,
Bonne à ceux d'aujourd'hui brisés d'incertitude,
Pour éclairer mon doute, et dans la solitude
Me guider sur la mer où je mets à la voile.

XVIII

Le passé disparaît comme un nuage gris,
Sous l'azur à jamais qui va l'ensevelir;
Au ciel où mon espoir a palpité jadis
Des étoiles déjà commencent à pâlir.

Rien ne reste debout de ce qui fut construit
Pendant les veilles d'ombre où j'attendais la flamme;
Une autre route s'ouvre, et l'avenir détruit
Le palais puéril où j'enfermais mon âme.

Chercheuse d'un destin que nulle n'a conduit,
Forte d'avoir souffert et de pleurer en vain,
Elle ouvre une aile d'or vers l'autre aube qui luit
Sur le soir éclipsé d'un horizon serein.

Les oiseaux messagers de la côte prochaine
Mêlent leurs cris joyeux aux brumes du matin
Où vient mourir, il semble, un râle de sirène,
Dernier appel jeté, perdu dans le lointain.

Entends plutôt le chant que sifflent les marins.
Et, de ton cœur enfin léger comme les voiles,
Où fume le bûcher des souvenirs éteints,
Sous l'or évanoui des antiques étoiles,

Fais la coupe de pourpre auguste aux rêves morts
Pour l'élever plus sainte au milieu du réveil,
Lorsque, nimbé des feux d'une nouvelle aurore,
Tu t'en iras vainqueur vers un nouveau soleil.

XIX

Qu'importent ici-bas les larmes ou les rires ?
Inutiles vaincus près de la volupté,
Ils masquent l'infini dont notre amour s'inspire
Et rien n'est juste ou vrai que la seule beauté !

Seul amour aujourd'hui que l'autre refoulé
Croule au couchant brumeux d'un autrefois splendide,
Emporte loin d'ici l'errant inconsolé
Qui marche vers la rive où s'oublier, avide.

Découvre la splendeur de ton gouffre étoilé,
Et dans l'ombre berceuse où boire une eau limpide
Sans que rien ne persiste enfin de son passé,
Offre ta coupe afin que son désir la vide.

Son cœur jadis craintif aujourd'hui véhément
Raille l'espoir alors d'une attente timide,
Et sans souhaiter d'être ou n'être pas l'amant,
Rêve d'autres bonheurs plus vrais et moins perfides.

A revoir les jardins flétris par le blasphème
Du barbare ignorant que l'erreur a courbé,
Celui qui s'attardait, bien qu'aucune ne l'aime,
Sent toute nuit pâlir sous son front éclairé.

Et dans le temple ouvert à qui l'a restauré,
Pèlerin sans tristesse à n'être que lui-même,
Agenouillé devant le marbre consacré,
Sacrifiant son rêve, il l'offre en diadème.

XX

Un son de cor lointain sonne dans les vallées
Auquel les chiens lassés répondent en hurlant;

Les amoureux songeurs sur les feuilles froissées
Pleurent en s'étreignant la douceur des printemps;

Des rondes dans le bois dispersent leur gaîté...
Oh! le rire sans but gaspillé par l'enfant!

— Mais regarde là-bas, voyageur étonné
De voir la joie encor malgré l'ombre et le temps :

Contre un arbre adossés, mornes, durs et souffrants,
Les bûcherons assis regardent leurs cognées;

Les barques d'or d'antan qui voguaient sur l'étang
Sombrent dans quelque coin, peu à peu submergées;

De vagues spectres noirs dans le soir qui descend
Dansent en essayant des poses oubliées;

— Et mon cœur lourd qu'entoure une brume glacée,
Rouge, s'y engloutit comme un soleil couchant.

TOUCHEZ L'AMOUR!

(*en marge d'une lithographie de* C. Léandre).

par Jean de Tinan.

Épiphanie! Épiphanie!
J. Laforgue.

TOUCHEZ L'AMOUR!

Lithographie

par Charles Léandre.



TOUCHEZ L'AMOUR!

Lithographie

par Charles Léandre.


C. Léandre

Si le gentil Amour, en habit certainement zinzolin, aurore peut-être ou smaragdin, se cambre pour faire vibrer si vite — très vite pour que le vent le chatouille — ses arcencélestes petites ailes classiques, ne croyez pas qu'il s'illusionne jusqu'à croire qu'il pourra s'envoler jamais. L'Amour ne vole plus.

Pourquoi donc s'envoler en plein soleil voir comme d'une mansarde les arbres alignés des avenues, lorsqu'il est si bon de se rouler sur tous les divans de tous les entresols miteintés en jetant aux quatre murs les flèches, l'arc, le carquois, et les deux petits souliers nickelés ?

Pourquoi donc s'essouffler autour du char trop doré, si mal attelé de colombes, où Maman promène son insupportable profil grec, lorsqu'il y a tant de mignonnes jolies qui bercent les enfants gais le long des jeux de satin chaud où l'on s'étire ?

L'Amour ne vole plus. Il s'est fait friser les ailes.

Cette fois.

Celle-là sait plagier les Primitifs en vadrouille. Elle dira les strophes qu'il faut des poètes à oarystis. Elle saura l'art des plis longs drapés et des cheveux effleurant les paupières baissées. Si les lèvres ne sont pas tout à fait mystiques, au moins se tiendront-elles au-dessus d'une agileté de cou cygnienne. Des lys !

Elle plaît à l'Amour.

Et voici :

Le gentil Amour, en habit certainement amaranthe, prasin peut-être ou hyacinthe, laissera Maman promener ses colliers de perles trop grosses et sa ceinture dorée. Dans son carquois — jetées les flèches — il aura de fausses pierreries parnassiennes, des lacets de corset en soie mauve, et toutes les complaisances — pour l'amie minaudante qui saura faire semblant de sembler, et toucher, d'un geste bien esthétique et si artificiel qu'il glissera jusqu'aux reins, son rose groin poudre-de-rizé et bouffi de petit cochon sentimental.

L'Amour se cambre en palpitant des ailes.

LA RONDE DE LA GRENADE

Certes, trois grains de grenade suffirent
A faire s'en souvenir Proserpine.....

par ANDRÉ GIDE.

.... Et cette nuit, ce furent les fruits qu'ils chantèrent. Devant les autres assemblés, Hylas parla.

Vous chercheriez encore longtemps
Le bonheur impossible des âmes. —
— Joie de la chair et joie des sens
Qu'un autre s'il lui plaît vous condamne,
Amères joies de la chair et des sens —
Qu'il vous condamne — moi je n'ose.
— Certes, Didier, philosophe fervent, je t'admire,
Si la croyance en ta pensée, ne te fait à la joie de l'esprit.
Croire aucune autre préférable.
Mais non pas dans tous les esprits ne se peuvent de telles amours.
Et certes, aussi moi je les aime,
Mortels tressaillements de mon âme —
Joies du cœur, joies de l'esprit —
Mais c'est vous, plaisirs, que je chante.

Joies de la chair, tendres comme l'herbe,
Charmantes comme les fleurs des haies —
Fanées plus vite, ou fauchées, que les luzernes des prairies —
— Que les désolantes spirées, qui s'effeuillent dès qu'on les touche.

La vue — le plus désolant de nos sens —
Tout ce que nous ne pouvons pas toucher nous désole...
L'esprit saisit plus aisément la pensée
Que notre main ce que notre œil convoite.
— O! que ce soit ce que tu peux toucher que tu désires —
Nathanaël, et ne cherche pas une possession plus parfaite.
— Les plus douces joies de nos sens
C'ont été des soifs étanchées.

Certes, délicieuse est la brume, au soleil levant sur les plaines —
Et délicieux le soleil. —
Délicieuse sous nos pieds nus la terre humide
Et le sable mouillé par la mer;
Délicieuse à nous baigner fut l'eau des sources;
Délicieuses à baiser les inconnues lèvres que mes lèvres touchèrent dans l'ombre
Mais, des fruits — des fruits — Nathanaël, que dirai-je?

— O que tu ne les aies pas connus
Nathanaël, c'est bien là ce qui me désespère.....
..... Leur pulpe était délicate et juteuse,
Savoureuse comme la chair qui saigne,
Rouge comme le sang qui sort d'une blessure.

..... Ceux-ci ne réclamaient, Nathanaël, aucune soif particulière ;
On les servait dans des corbeilles d'or ;
Leur goût écœurait tout d'abord, étant d'une fadeur incomparable ;
Il n'évoquait celui d'aucun fruit de nos terres ;
Il rappelait le goût des goyaves trop mûres,
Et la chair en semblait passée ;
Ils laissaient après eux l'âpreté dans la bouche ;
On ne la guérissait qu'en remangeant un fruit nouveau ;
A peine bientôt si seulement durait leur jouissance
L'instant d'en savourer le suc ;
Et cet instant en paraissait tant plus aimable
Que la fadeur après devenait plus nauséabonde.
La corbeille fut vite vidée;.....
Et le dernier nous le laissâmes
Plutôt que de le partager.....
Hélas ! après, Nathanaël, qui dira, de nos lèvres
Quelle fut l'amère brûlure ?
Aucune eau ne les put laver.
Le désir de ces fruits nous tourmenta jusque dans l'âme.
Trois jours, dans les marchés, nous les cherchâmes ;
La saison en était finie. —
..... Où sont, Nathanaël, dans nos voyages
De nouveaux fruits pour nous donner d'autres désirs ?

Il y en a que nous mangerons sur des terrasses,
Devant la mer et devant le soleil couchant.

Il y en a que l'on confit dans de la glace
Sucrée avec un peu de liqueur dedans.

Il y en a que l'on cueille sur les arbres
De jardins réservés enclos de murs,
Et que l'on mange à l'ombre dans la saison tropicale.
On disposera de petites tables —
Les fruits tomberont tout autour de nous
Dès qu'on agitera les branches
Où les mouches engourdies se réveilleront.
Les fruits tombés, on les recueillera dans des jattes
Et leur parfum déjà suffirait à nous charmer.

Il y en a dont l'écorce tache les lèvres
Et que l'on ne mange que lorsque l'on a très soif. —
Nous les avons trouvés le long des routes sablonneuses:
Ils brillaient à travers le feuillage épineux
Qui déchira nos mains lorsque nous voulûmes les prendre,
Et notre soif n'en a pas été beaucoup étanchée.

Il y en a dont on ferait des confitures
Rien qu'à les laisser cuire au soleil.
Il y en a dont la chair malgré l'hiver demeure sûre;
De les avoir mordus les dents sont agacées.

Il y en a dont la chair est toujours froide, même l'été.
On les mange accroupi sur des nattes,
Au fond de petits cabarets.
Il y en a dont le souvenir vaut une soif
Dès qu'on ne peut plus les trouver.

Nathanaël — te parlerai-je des grenades?
On les vendait pour quelques sous à cette foire orientale
Sur des claies de roseaux où elles s'étaient éboulées.
On en voyait qui déroulaient dans la poussière
Et que des enfants nus ramassaient.
— Leur jus est aigrelet comme celui des framboises pas mûres,
Leur fleur semble faite de cire
Elle est de la couleur du fruit.
Trésor gardé, cloisons de ruches
Abondance de la saveur
Architecture pentagonale.
L'écorce se fend, les grains tombent
Grains de sang dans des coupes d'azur;
Et d'autres, gouttes d'or dans des plats de bronze émaillé.
— Chante à présent la figue, Simiane
Parce que ses amours sont cachées.

Je chante la figue, dit-elle,
Dont les belles amours sont cachées.

Sa floraison est repliée.

Figue! chambre close où se célèbrent des noces —

Aucun parfum ne les conte au-dehors. —

Comme rien ne s'en évapore,

Tout le parfum devient succulence et saveur.

Fleur sans beauté, fruit de délices; —

Fruit qui n'est que sa fleur mûrie......

J'ai chanté la figue, — dit-elle.

Certes, reprit Hylas, nous n'avons pas chanté tous les fruits.

L'ASCENSION DES PANDAVAS

par A.-Ferdinand Herold

A Paul Ranson.

I



Quand Yudhishthira, le héros magnanime, entra dans la salle de justice, ses yeux rayonnaient de joie, et sa bouche s'illuminait d'un divin sourire. Des brahmanes et des guerriers, des marchands et des laboureurs, ceux de la ville comme ceux de la campagne, attendaient qu'il parût : c'était lui qui allait régler les différends, punir et récompenser. Et tous, dès que le Roi eut passé le seuil, se sentirent l'âme heureuse, et vers la voûte monta un cri unanime :

« Gloire au Maître de la terre, gloire à celui qui protège les castes, gloire au juste, gloire au fils de Pandu, gloire à Yudhishthira. »

Et ils voyaient que le beau Roi était beau, ce jour-là, d'une beauté surhumaine.

Yudhishthira, comme il en avait coutume, ordonna à chacun d'exposer sans peur sa plainte ou sa défense, et il jugea selon l'équité. Et pourtant, il ne regardait pas ceux qui s'avançaient vers le trône ; on eût dit même qu'il n'entendait pas leurs paroles. Ses yeux restaient fixés

fixés sur la vision merveilleuse de quelque monde lointain ; ses oreilles écoutaient des voix qui n'étaient pas de la terre, et c'était sans doute un Dieu invisible qui, siégeant auprès de lui, lui dictait les réponses.

Toutes les causes furent jugées, et les sujets du Roi sortirent. Quelques courtisans favoris restèrent dans la salle avec le royal rêveur, et lui se taisait.

Longtemps dura son divin silence. Enfin pourtant il baissa la tête, il tressaillit un peu, et son regard s'humanisa : pour la terre, il quittait le monde où l'avait conduit le rêve. Il fit signe à la Gardienne des Portes de congédier la cour ; la Gardienne obéit, et, quand il fut seul avec elle, Yudhishthira lui parla :

« Appelle mes quatre frères, ô Gardienne, et dis-leur que je les attends ici même. Appelle encore celle qui est la joie commune de mes frères et de moi, celle qui vit, depuis de longs jours, fidèle épouse des Pândavas, Draupadî, la femme aux grands cheveux nocturnes. »

II

Dès qu'ils connurent l'ordre de Yudhishthira, les quatre frères vinrent en la salle de justice. Et c'étaient Arjuna le magnanime et le grave Bhîmasena, avec les deux jumeaux, Nakula et Sahadeva ; et, en même temps qu'eux, entra leur bien-aimée, celle qui jadis avait partagé leurs périls et qui maintenant était leur compagne de gloire, la belle Krishnâ Draupadî.

« Pourquoi, frère, nous as-tu mandés ? cria du seuil Arjuna.

— Ta sagesse, dit Bhîma, aurait-elle besoin d'un conseil ?

— Ou de quelque douleur, imprévue et mystérieuse, devrions-nous te consoler ? » demanda Draupadî.

Le Roi regarda tendrement Draupadî.

« O chère femme, tu n'auras à me consoler d'aucune douleur : je suis heureux aujourd'hui, et il me semble que maintenant nous serons tous heureux à jamais. »

Et il répondit à Bhîma :

« Frère, je n'interrogerai pas ta sagesse, et je ne prierai pas le vaillant Arjuna de m'aider de son courage. Le temps vient, je crois, où nous ne vivrons plus sur la terre ; voici qu'approchent les heures où nous n'entendrons plus les voix attristées des hommes ; voici que luisent les jours où nous ne verrons plus les pâles rivières de ce monde. O mes frères

frères, ô Draupadî bien-aimée, j'ai rêvé cette nuit,— j'ai rêvé divinement.»

Il se tut un instant. Et sa bouche avait un sourire de lumière.

Il reprit :

« Où étais-je? dans quel monde? et qui m'avait amené là ? Je ne sais : mais, tout à coup, je me suis vu dans une prairie merveilleuse. Partout, il y avait des fleurs, oh des fleurs telles qu'il n'en pousse point aux pays de la terre, de grandes fleurs dont les parfums guérissaient les maux et les peines. D'une forêt mélodieuse, qui bordait la prairie, s'échappaient les voix d'oiseaux inconnus des humains, et, çà et là, dansaient d'harmonieux groupes de jeunes femmes. Frères, dans cette belle prairie, je me suis senti tout heureux ; j'étais délivré de l'humaine douleur. J'ai compris que j'étais parvenu au pays des Dieux : les Apsaras m'accueillaient de leurs danses, et bientôt, j'entendis les Gandharvas qui chantaient pour moi leurs chansons. Et voici qu'apparut Indra lui-même, et il me faisait signe de le suivre en son immortelle demeure. »

Les yeux de Yudhishthira semblaient, de nouveau, contempler le rêve de la nuit. Et l'on eût dit que sa voix était lointaine.

« J'ai suivi Indra dans la demeure victorieuse : j'ai vu ses divins compagnons, j'ai vu les Héros et les Sages ; et je suis encore joyeux du grand songe qui me fut envoyé. Je ne puis oublier la splendeur de mon sommeil.

— Certes, dit Arjuna, le songe était beau, et il est juste que tu en sois encore glorieusement ému. Sans doute il te présage quelque prochain bonheur.

— Arjuna, il n'y aura plus de bonheur pour moi sur la terre. Je sais l'avertissement qu'il y avait dans le songe. Indra m'appelle auprès de lui. Je dois quitter le royaume de Hastinapura.

— Frère, frère, cria Nakula, nous t'avons été fidèles, jadis, dans le malheur ; quand tu avais tout perdu, et que tu errais à travers la forêt d'exil, nous ne t'avons pas abandonné. Et, maintenant que nous avons vaincu nos ennemis, maintenant que nous pouvons oublier le chagrin et que nous pouvons nous réjouir, tu veux nous laisser, frère cruel.

— Ne

— Ne nous laisse pas seuls, Yudhishthira », criaient les frères et l'épouse ; et tous tendaient vers le Roi des bras suppliants.

Yudhishthira répondit d'une voix grave :

« Ai-je dit que je vous laisserais à Hastinapura ? Ah, si j'avais dit une telle parole, je ne serais pas digne de la gloire où me convie Indra. O frères, et toi, femme chérie, j'ai juré de ne jamais vous abandonner ; et dans le grand voyage que je dois faire pour obéir aux Dieux, frères, vous serez mes compagnons, Draupadî, tu seras ma compagne. Demain, les cinq Pândavas et leur femme quitteront le royal palais ; pèlerins vers la demeure des Dieux, ils sortiront des murs de Hastinapura ; et nous marcherons par la terre, cherchant le pied de la montagne d'or, à la cime céleste, où séjourne l'immortel Indra. »

Et tous avaient les yeux illuminés de joie.

III

Ceux de Hastinapura gémirent, quand ils surent qu'ils ne verraient plus les Pândavas. Eux avaient laissé le royaume à leurs parents et aux plus sages des brahmanes, et, vêtus de l'écorce sacrée, ils étaient sortis de la ville, au matin.

D'abord ils marchèrent vers l'orient.

Ils étaient encore assez près de la ville, quand ils entendirent qu'un chien courait et haletait derrière eux. Yudhishthira se retourna, et il reconnut Vîrajña, la bête fidèle qui, depuis longtemps, gardait sûrement le palais. Il dit à ses frères :

« Arrêtez : voici que Vîrajña nous a suivis, et qu'il veut nous rejoindre. Il ne faut pas que nous le chassions; de nos serviteurs, il fut le plus humble, mais, souvent, le plus dévoué. Et maintenant, sans savoir où nous allons, il s'attache à nous, prêt à souffrir, croit-il peut-être, les maux les plus cruels. Notre devoir, frères, est de l'attendre. Qu'il nous accompagne en notre beau voyage. »

Et ils se laissèrent joindre par le chien Vîrajña qui, avec eux, marcha vers l'orient.

Trois jours, ils allèrent par des chemins qui longeaient des champs et des prairies. Parfois, à un gué, ils traversaient une rivière, et disaient les

les prières ordonnées. Enfin, le soir du troisième jour, ils arrivèrent à l'entrée d'une forêt grave ; et là, tout à coup, ils virent un être de taille gigantesque, qui s'était dressé devant eux.

« Vous n'avancerez pas plus loin, » cria l'être apparu; et sa voix était forte et terrible.

Le géant avait, en tout, la figure et le corps d'un homme; mais, autour de sa tête, il y avait sept flammes qui brûlaient : et à cela Yudhishthira sut que c'était le Dieu Agni qui lui avait parlé.

« Agni, Agni, s'écria-t-il, pourquoi veux-tu arrêter en leur route les Pândavas? Nous cherchons la montagne d'or, la montagne sainte, que couronne la demeure d'Indra. Nous la cherchons, en humbles pélerins, vêtus d'écorce, et nous disons, aux heures et aux lieux prescrits, les prières rituelles. Indra, par un songe, m'a appelé près de lui. Pourquoi, Agni, nous défends-tu d'aller plus loin?

— Roi sage, répondit le Dieu, je n'ignorais rien de ce que tu as cru m'apprendre. Tu arriveras, toi, Yudhishthira, au sommet de la pieuse montagne. Mais, pour en trouver la route, il faut quitter tout orgueil.

— Nos âmes ne sont point orgueilleuses, Agni.

— Aux mains de ton frère Arjuna je vois l'arc indomptable dont le seul bruit, autrefois, dispersait les ennemis; et garder une telle arme n'est guère un signe d'humilité.

— Arjuna, dit à son frère Yudhishthira, tu as entendu les paroles du Dieu. Jette ton arc, ô guerrier; le temps n'est plus des batailles farouches. »

Arjuna regarda l'arc, longuement. Il pensait aux combats sans nombre où, contre ses adversaires, il avait dardé des flèches victorieuses.

« Agni, supplia-t-il, ne pourrai-je point, l'arc à la main, entrer dans la demeure d'Indra? Oh, j'ai abandonné avec joie mes richesses, mais permets-moi de garder l'arme grâce à laquelle j'ai vaincu de cruels ennemis. Je n'aurai plus à m'en servir, je le sais, et je ne voudrais plus m'en servir; pourtant, j'ai plaisir encore à la voir. Elle me rappelle de grands souvenirs, j'ai comme une amitié pour elle, et il me semble qu'en la jetant, je jetterais quelque chose de moi-même.

— Jette

— Jette l'arc, Arjuna, » ordonna le Dieu Agni.

Arjuna hésitait un peu. Enfin, il baisa l'arc invincible. Puis, il le jeta à terre. Et il pleurait.

« O Pândavas, entrez dans la forêt, dit le Dieu. Quand vous l'aurez traversée, vous prendrez le chemin qui conduit vers le nord; et c'est en le suivant que vous arriverez à la montagne sainte. »

Il disparut. Les Pândavas s'avancèrent à travers la forêt. Et avec eux marchait Draupadî, la belle aux yeux de lotus; et avec eux marchait aussi le chien Vîrajña.

IV

La route fut longue jusqu'à la montagne. Les Pândavas côtoyèrent bien des prairies ; ils passèrent bien des gués ; ils errèrent dans bien des forêts. Le soleil les accabla et la pluie les alourdit ; et ils marchaient toujours ; ils ne sentaient pas de fatigue, et ils étaient joyeux.

Une nuit, ils s'étaient endormis au pied d'une montagne que, dans l'obscurité, ils devinaient très haute. Tout le jour ils avaient marché, et même tout le soir, et ils ne s'étaient arrêtés qu'à la nuit close. Quand, à l'aurore, ils s'éveillèrent, tous, unanimement, s'écrièrent de surprise et de bonheur : la montagne, sous le soleil, avait un éclat d'or, et la cime s'en perdait dans le ciel.

« Gloire à Indra, dit Yudhishthira. Voici la montagne sainte. Soyons courageux, frères, sois forte, Draupadî ; et nous atteindrons, au sommet, le pays de gloire et de félicité. »

Et les Pândavas, avec Draupadî, commencèrent à monter la montagne sacrée ; et le chien les suivait toujours.

Le premier marchait Yudhishthira ; puis venait Bhîmasena, puis Arjuna ; ensuite, c'étaient les deux jumeaux, Nakula et Sahadeva ; et la dernière, allait la femme aux belles hanches, Krishnâ Draupadî ; et, dans la brise légère, flottaient ses grands cheveux de nuit.

Ils

Ils montaient lentement. Sous leurs pas, le sol était doré, et il y avait dans l'air des parfums qui réjouissaient. Yudhishthira souriait, du même sourire lumineux qui parait ses yeux et sa bouche quand il entra dans la salle de justice, après le songe où Indra lui était apparu. Parfois, il regardait ses frères, qui le suivaient, et du sourire, il les encourageait. Et tous, peu à peu, gravissaient la montagne.

Ils arrivèrent à une prairie, émeraude immense incrustée dans la terre d'or. Des diamants et des rubis, des saphirs et des topazes y figuraient, çà et là, des fleurs ; et, comme rosée, des gouttes de perles y étaient tombées.

Les Pândavas, et leur compagne, et aussi le chien, se mirent à traverser la belle prairie. Souvent, ils glissaient.

Et tout à coup, Yudhishthira entendit que criait Draupadî ; il se retourna, et il la vit qui gisait sur le sol.

« Yudhishthira, Yudhishthira, je suis tombée et je ne puis pas me relever, et je sens qu'une force invincible dompte ma volonté. Oh, je suis entraînée au bas de la montagne. Hélas, hélas, ne l'aurai-je point gravie ? Yudhishthira, ai-je été fautive, jamais ? et serais-je punie de quelque ancien péché ?

— O Draupadî, pauvre aimée, dit le Roi, voici, je crois, quel fut ton péché. Tu étais l'épouse commune des cinq Pândavas ; tu avais juré aux cinq frères de les aimer du même amour. Et pourtant, à nous, les quatre autres, tu préféras toujours le vaillant Arjuna : en vérité, tu n'aimas que lui. Cet amour, peut-être n'osais-tu te l'avouer à toi-même, mais tu n'as jamais pu le vaincre, et tes yeux brillaient de désir quand ils contemplaient Arjuna. Voilà sans doute, ô Draupadî, de quel péché les Dieux te punissent. »

Et il recommença à monter. Et ses quatre frères, et aussi le chien, montaient derrière lui.

La prairie semblait de plus en plus glissante. Et la voix anxieuse de Sahadeva vint aux oreilles du Roi.

« Yudhishthira, frère, j'ai glissé, et, quelque effort que je fasse, je

ne

ne puis me relever. Réponds-moi, toi qui sais tout deviner : ai-je péché, autrefois?

— Sans cesse, tu te vantais de ta science, Sahadeva; nul, pensais-tu, ne t'égalait en sagesse. Et je ne crois pas que les Dieux te punissent d'un autre péché. »

Et Yudhishthira monta encore. Et trois de ses frères, et aussi le chien, montaient derrière lui.

Et une plainte le fit tressaillir.

« Frère, lamentait Nakula, voici que je tombe; je ne puis me relever, suis-je donc un pécheur?

— Hélas, frère, ne te jugeais-tu pas le plus beau des hommes? Et n'est-ce pas de cette vanité que les dieux te punissent? »

Et le Roi montait la prairie glissante, et il n'avait plus avec lui que deux de ses frères; et le chien les suivait toujours.

Un cri farouche troubla la rêverie du Roi.

« Frère, frère, voici que moi, Arjuna, une force mystérieuse me terrasse. Je veux me relever, hélas, et je ne puis. Je suis entraîné malgré moi. Quelle faute, quelle faute ai-je donc commise?

— N'as-tu pas dit une fois : — En une seule nuit je tuerai tous les ennemis. — Et cela, tu ne l'as pas fait. Tu n'avais que des mépris pour les autres archers. Tu te jugeais invincible. Quand, devant toi, on parlait de quelque guerrier, tu raillais et tu riais bien haut. Tel fut ton péché, Arjuna, et les Dieux, hélas, ne te le pardonnent pas. »

Seul des Pândavas maintenant avec Bhîmasena, le Roi montait vers la demeure céleste; et le chien ne l'avait pas quitté.

Bientôt, ils seraient sortis de la prairie dont le bord touchait au ciel. Au delà, c'était le pays rêvé, le royaume d'Indra.

Un gémissement sombre rompit la contemplation où déjà se perdait Yudhishthira.

« O Roi, regarde, hélas. Je suis tombé, moi, Bhîma, qui te suis si cher

cher. Pourquoi suis-je tombé? Pourquoi ne verrai-je pas la splendeur d'Indra?

— Frère, tu as parfois abusé de ta force, tu t'es glorifié trop hautainement de ton courage et de ta prudence; et les Dieux te punissent cruellement. »

Le héros marcha vers le ciel; et le chien était seul à le suivre.

V

Par delà le ciel, le Roi atteignit la cime de la montagne. Et là, c'était bien le pays enchanté qu'il avait vu en songe. Les Apsaras rieuses l'accueillaient de leurs danses, et il entendait chanter les Gandharvas. Mais il n'éprouvait pas le grand bonheur qu'il avait espéré ; ses frères n'étaient pas parvenus au pays divin, ni la chère Draupadî.

Il avançait dans les jardins merveilleux; il ne regardait guère les fleurs joyeuses qui s'épanouissaient pour lui; il pensait à la disgrâce de ses frères. Et voici que le Dieu Indra vint à sa rencontre.

« Sois le bienvenu en ma demeure, Yudhishthira, dit le Dieu. Voilà longtemps que je t'attendais. Viens jouir de la même gloire qu'Indra. »

Indra guidait le Roi. Tout à coup il s'arrêta.

« Pândava, quel indigne compagnon amènes-tu avec toi? Chasse cet animal vil. Il ne faut pas qu'un chien souille de sa présence les jardins célestes.

— Indra, répondit Yudhishthira, je n'abandonnerai pas ce chien, qui me fut toujours dévoué, et qui a eu la force de gravir la montagne.

— Te voici immortel, ô Roi. Maintenant, ta condition est la mienne. Tu as l'absolue félicité. Abandonne ton chien.

— Je ne veux pas d'une félicité que je gagnerais par l'abandon d'un serviteur fidèle.

— Le

— Le chien est une bête impure, qui ravit les offrandes et qui trouble les sacrifices.

— Tuer un brahmane n'est pas une faute plus grave qu'abandonner un serviteur. Voici un être qui fut toujours doux et dévoué; il a vieilli maintenant, il s'est affaibli ; à garder mon palais, il est devenu maigre; quand il m'a vu partir, il a voulu me suivre; et, alors que je touche à la gloire suprême, je serais ingrat envers cet humble ami! Non, Indra : je ne resterai en ta demeure qu'avec ce chien. »

Indra eut un sourire.

« Que le chien t'accompagne, ô Roi fidèle à tes amis et à tes serviteurs, » dit-il enfin.

Et il commanda d'amener son char. Il y monta et y fit monter Yudhishthira; et le Dieu et le Roi parcouraient le jardin du ciel.

VI

« Indra, dit le Roi en descendant du char, tu m'as montré les divines merveilles, j'ai entendu des chants qui m'ont charmé, et vu des danses qui m'ont ébloui les yeux. J'ai senti des parfums vivants; j'ai bu à des sources heureuses; et pourtant je suis triste, ô Indra.

— Tu es triste?

— Oui : nulle part, ici, je n'ai vu mes frères; nulle part, je n'ai vu Draupadî.

— Ne sais-tu pas qu'ils sont tombés en gravissant la montagne?

— J'espérais, ô Indra, que tu avais voulu leur épargner des fatigues, que tu les avais ravis en ta demeure par des routes plus rapides, et qu'ils seraient ici, pour m'accueillir.

— Le poids de leurs péchés les a entraînés vers les contrées souterraines.

— Sans mes frères, sans ma bien-aimée, je ne puis être heureux, Indra.

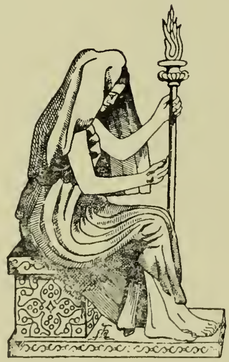
— Regarde les habitants du ciel, Yudhishthira, regarde les Siddhas et les Devarshis; regarde les Gandharvas et regarde les Apsaras, plus belles que ta Draupadî.

— Non : sans mes frères, Indra, il ne peut y avoir de bonheur pour moi, sans mes frères, je ne puis demeurer ici. Je veux aller où sont

allés

allés mes frères, où est allée la femme aux grands cheveux, la femme aux yeux vainqueurs, la meilleure des femmes, ma Draupadî. »

Et Yudhishthira descendit la montagne sainte. Et, par le monde, il cherchait l'entrée des demeures souterraines.





RUE DU CLOITRE, A TROYES

Eau-forte

par GUSTAVE LEHEUTRE.

allés, mes frères, où est allée la femme aux grands cheveux, la femme aux yeux [illegible], [illegible] des femmes, ma Draupadî ? »

Et Yudhishthira [illegible] montagne sainte. Et, par le monde, il cherchait l'entrée des [illegible]


En province — Rue du Petit Cloître St Pierre à

DEUX POÈMES

par V.

ÉTÉ

A Francis Vielé-Griffin.

Été! roche d'air pur et toi, ardente ruche
De mer éparpillée en mille mouches sur
Les touffes d'une chair fraîche comme une cruche
Et jusque dans la bouche où se mouille l'azur,

Et toi, maison brûlante, espace, cher espace
Tranquille, où l'arbre fume et perd quelques oiseaux,
Où crève infiniment la rumeur de la masse
De la mer, de la marche et des troupes des eaux,

Tonnes d'odeurs, grands ronds par les races heureuses
Sur le golfe qui mange et qui monte au soleil,
Nids purs, écluses d'herbe, ombres des vagues creuses
Bercent l'enfant ravie en un poreux sommeil.

Mais les jambes, dont l'une est fraîche et se dénoue
De la plus rose, les épaules, le sein mûr
Sous les meules de brise aux écumeuses roues
Brûlent abandonnés autour du vase obscur

Où filtrent les grands bruits pleins de bêtes puisées
Dans les chambres de feuille et les cages de mer
Par les moulins marins et les huttes rosées
Du jour... Toute la peau dore les treilles d'air.

VUE

Si la plage penche, si
L'ombre sur l'œil s'use et pleure
Si l'azur est larme, ainsi
Au sel des dents pur affleure

La Vierge fumée ou l'air
Que berce en soi puis expire,
Vers l'eau debout d'une mer
Assoupie en son empire,

Celle qui sans les ouïr
(Si la lèvre au vent remue)
Se joue à évanouir
Mille mots vains où se mue

Sous l'humide éclair des dents
Le très doux feu du dedans.

EN PASSANT

par Henri de Régnier.

Au sommet d'une roche le vieux château de Crussol est en ruine. La pierre semble calcinée; des nuages entourent le pan croulé de l'antique donjon qui paraît brûler encore en ces fumées d'eau. Il a plu tout le jour. Le ciel est tuméfié de nuées suintantes. Vers le soir, dans la plaine du Rhône, après Montélimar, une déchirure s'emplit de lumière jaune, transversale fissure d'or pâle qui se referme peu à peu.

Orange. — L'Arc de Triomphe debout à son rond point qu'entourent des bornes de pierre; des chaînes vont de l'une à l'autre. La proportion est hautaine et le vieux monument reste stoïque sous le temps avec ses trophées sculptés, ses colonnes aux cannelures rompues, son fronton triangulaire; parfois des colombes s'y posent et roucoulent, et, une à une, passent en volant sous l'arcade.

Avignon. — Le Palais des Papes, robuste, monumental et dur. Des petites rues descendantes longent les soubassements. De là toute l'énormité de la forteresse apparaît, massive, perpendiculaire.

Au crépuscule c'est plus massif et plus compact encore; à la nuit, la carrure de pierre se solidifie et se bronze, dominatrice, sous les claires étoiles.

Arles. — Les Alyscamps. Les tombeaux de pierre s'allongent le long de la voie des peupliers dont le frémissement berce ce néant d'une rumeur éolienne et lui donne une âme. Le lieu est à peine triste. C'est

grave

grave et beau; des libellules bleuâtres et vertes vont et viennent, elles ont des ailes de Psychés; elles volent, transparentes, païennes et funéraires.

Hautaine, tendre harmonieuse et divine Grèce, on te regarde en silence quand tu passes, on te regarde avec un muet amour respectueux. Rome, virile et robuste, je serrerais ta main vigoureuse, toi qui crus aux dures fictions de patrie et de droit, mais il me semble que je baiserais tes lèvres douloureuses et chaudes, ô douce et nerveuse Chrétienté, svelte et souffrante et qui passes portant une palme en tes mains blessées!

Dans le cloître de Saint-Trophime, à Arles, il y a des colombes. Elles se perchent sur le vieux toit qui domine la petite cour herbue. Parfois, elles roucoulent doucement, puis elles s'envolent, une par une, ou toutes ensemble. Le cloître est ombre et soleil. Dans la pierre des colonnes de longs personnages s'adossent, en robes de clercs ou de docteurs, le bâton ou le rouleau à la main en allures roides de pieuses marionnettes; au-dessus d'eux les chapiteaux sculptés fleurissent ou fructifient. A un angle un puits a pour margelle un tronçon de colonne antique.

L'heure sonne à même le temps dans le clocher carré.

Le beau sarcophage antique du musée d'Arles, aux parois en bas-reliefs est d'un marbre admirable, moite et lisse, presque pieux, un marbre virgilien aux transparences d'albâtre. Il y semble poindre dans la dure matière comme une aube d'outre-vie, paganisme translucide de christianisme. Ce marbre atteste des résurrections.

Il y en a de ces tombeaux, tout le long des Alyscamps, mais ils ne sont pas de cette chair marmoréenne et intacte. Les mousses les disjoignent et les piquent comme d'une pourriture végétale, mais ils ont une douceur à être vides et frustes et leurs fissures laissent rêver aux issues mystérieuses de la Mort.

Dans les vieilles Arènes de Nimes et d'Arles, sous leur arcature robuste, le long des couloirs circulaires à plafond de pierre, rôde encore la Louve romaine. Écroulées et superbes, cuites de soleils et d'incendies, cariées et rocheuses, elles sont de formidables instruments de joie et maintenant encore, quand elles s'emplissent pour les combats de taureaux, on entend, au loin, la grosse rumeur de la foule, comme à travers les siècles, un écho de la voix de bronze de la vieille Rome.

Retour. — Au vieux mur, près de ma fenêtre, une immense vigne vierge caille ses feuilles de sang. Elle est toute rouge, cette longue plante martyrisée. Elle a des feuilles presque noires comme d'anciennes blessures, d'autres jaunes de sanie et de pus, d'autres d'une pourpre fraîche à croire qu'elles vont goutteler : et la grande vigne sanguinolente et sarmenteuse pend avec des grâces de guirlandes ou étend ses bras de douloureuse écorchée; elle se crucifie et agonise au mur de vieille pierre en face d'un couchant d'or, clair et froid à travers les arbres, sur des prairies inondées qui s'étendent aurifiées et doucement mirantes.

... Plus tard, un oiseau a gémi dans l'ombre. Je ne le voyais pas et j'écoutais par la fenêtre ouverte son cri nocturne, très doux, un peu lourd, comme des gouttes opiacées tombant, une à une, sur un marbre qui aurait été mou. C'était je ne sais quoi d'ensommeillé, de lointain, ce roucoulement solitaire de bête de nuit qu'on imaginait autant velue qu'emplumée, osseuse et cartilagineuse, un peu sourde et presque aveugle.

Abbaye de Montmajor. — Un vent furieux dans un ciel de soleil bat les vieilles murailles jaunes de pierre surdorée. Toute la ruine gronde et siffle. On entre en d'immenses salles voûtées et vides. Les marches de l'escalier qui va à la crypte de l'Église se sont unifiées en une pente douce qui descend vers l'ombre. On a derrière soi la clarté d'une étroite fenêtre. De l'autel on en voit cinq autres dans cinq chapelles rayonnantes. Le bruit du vent s'est tu derrière les épaisses murailles. Rien ne trouble le

le silence de cette vaste cavité à demi ténébreuse, mais en remontant vers la nef supérieure on entend de nouveau le souffle reprendre sa rage ensoleillée et claire qui au sortir vous assaille au visage de poussières acérées et piquantes.

Clermont-Ferrand. — La rue des Gras monte à la cathédrale. Elle se dresse grandiose et rigide, construite en pierre de lave grise, cette pierre qui semble de la cendre solidifiée ou du brouillard gelé, pierre de fumée froide et compacte qui fusèle en fines colonnes l'ancienne colère de son volcanisme mort. C'est cet aspect grave et triste qu'a vu Pascal. Sa maison est en face d'un angle du portail grisement hivernal : elle est haute, carrée, sombre; pieuse et austère à jamais de ce grand souvenir d'avoir abrité le plus douloureux des philosophes.

Le ciel est gris et bas. Dans l'air moite les arbres sont de tous les jaunes comme si les feuilles exsudaient l'or de tous ces soleils bus l'été par leur verdure et réapparus en leur décrépitude. Aucun vent; et ces feuilles se détachent d'elles-mêmes et tombent indifférentes et superflues, lourdes de leur couleur d'or, peu à peu, dans l'heure stupéfaite de silence et de mélancolie.

Entre Namur et Charleroi on traverse un pays d'usines répandues dans une plaine plate; et à côté de ces bâtiments sombres s'amoncellent de noires et stériles montagnes d'escarbilles qui sont les pyramides modernes, les monuments de la Captivité Populaire.

Le vent brusque secoue les deux hêtres pourpres en face de la maison. Leurs feuilles de laque carminée se rebroussent, et ces arbres rougeâtres ont, dans leur couleur vineuse et virulente, une colère, comme le reflet et le mouvement d'une colère.

Le vent est beau. Dans les arbres c'est le bruit de la mer, mais c'en est le bruit nuancé, infinitésimal. Chaque feuille qui tremble ajoute une

délicatesse

délicatesse au murmure total qui s'enjolive, se cisèle, se termine en chantantes rumeurs d'abeilles. On entend le vent venir de très loin, du fond du bois ; puis sa masse aérienne se redouble, s'éparpille ; il en reste un peu à chaque cime et elle finit au bout de quelque branche dans une feuille qui palpite, Le vent va vraîment d'arbre à arbre ; il a un toucher, il anime un feuillage ou une touffe. Tour à tour, vaste et précis, il a des minuties étonnantes, et parfois, un brin d'herbe, qui seul vacille, semble occuper toute sa force éparse qui se fait méticuleuse.

Le sourire confie au rire la joie dont il ne veut plus.

LETTRE LONGUE A LA BIEN-AIMÉE POUR LUI EXPLIQUER QUE CELA N'A PAS D'IMPORTANCE

MODESTE CONTRIBUTION DE MON AMI RAOUL DE VALLONGES A LA PSYCHO-PHYSIOLOGIE DE CE CHER AMOUR MODERNE

par JEAN DE TINAN.

RARA AVIS BIBLIOGRAPHIQUE

Il est tiré de cette « LETTRE LONGUE A LA BIEN-AIMÉE » SEPT *exemplaires de petit luxe numérotés de* DIMANCHE *à* SAMEDI. *Ces exemplaires sont ornés de trois épreuves en couleur du Frontispice de* FÉLICIEN ROPS.

Cette édition, qui ne sera peut-être jamais réimprimée, est mise en vente (au bénéfice des pires instincts d'un jeune littérateur) au prix de SIX CENT CINQUANTE-SEPT FRANCS *l'exemplaire.*

Chaque exemplaire sera agrémenté d'une dédicace respectueuse, admirative, passionnée, affectueuse, cordiale ou indifférente au gré du souscripteur.

Il sera joint à chaque exemplaire deux portraits, dont l'un à grandes marges pour être encadré, l'autre, plus petit, pour médaillon.

ENVOI

O Bien-aimée — Bien-aimée — par ce jour gris de février pluvieux je vais délicieusement m'exaspérer à torturer de sincérités méchantes notre cher amour éperdu.

O Bien-aimée — il me plaît que vous sanglotiez pour moi — à gros bouillons; que votre doux visage, marbré de larmes, vous fasse laide de douleur haletée; que vous vous blottissiez près de moi comme un pauvre animal battu et fidèle. Mais — vos larmes et mes phrases emporteront dans leurs souffrances brutales toutes les rancœurs : nos âmes seront plus claires aux joies franches des soleils de demain; et — parce que nous aurons eu le courage de regarder en face notre lamentable médiocrité, en essayant même de sourire — notre orgueil saura que puisque tout de même notre amour a triomphé, toujours, pour que les petites moiteurs recommencent, il faut qu'il y ait en lui, au dessus de la lie boueuse dont j'aurai méchamment barbouillé nos lèvres, une inexprimable et divine douceur.



Pour les mille serpents de Phanette.

« — *Pourquoi me dis-tu cela ? Que t'ai-je fait ?*
« — *Oh pardon ! pardon ! Ne pleure pas ! c'était*
« *par méchanceté !* »

JULES LAFORGUE.

I

Lorsque pour la première fois nous nous sommes rencontrés, à cet ennuyeux dîner interminable, je n'ai guère remarqué que le geste un peu niaisement joli — petite tête inclinée doucement — dont vous saviez sourire lorsque vous ne saviez que répondre.

Le lendemain on me demanda : « Comment la trouvez-vous? — du thé ou du chocolat? » Je répondis : » Un peu bécasse. » Mais je me souvins de deux grands yeux verts, d'un beau vert gris et noir aux cils longs — tes yeux — et j'ajoutai : « d'ailleurs charmante. — Un peu de de thé, Madame, s'il vous plaît; sans crème. »

Vous m'avez dit — plus tard · — « La première fois je t'ai trouvé odieusement poseur — mais ton nœud de cravate était très réussi. »

Ainsi nous préludions aux définitifs lyrismes.

Chère — ce fut un soir que je décidai de vous aimer.

Ce soir là, n'étant pas sorti par paresse, fumant des cigarettes blondes en regardant les d....... du ...., je voulus dédier ma soirée à déplorer avec méthode que ma joie récente d'avoir quitté une maîtresse brusque et brune fut obscurcie du devoir prochain de porter à quelque autre la chère floraison de mon petit cœur égoïste.

« Cependant — est-ce donc si indispensable? Nous le croyons et cela

cela suffit. Si nous comprenions tout à fait combien nos habitudes de cette occupation là nous gènent, nous serions inconsolables de nous être privés, en nous les donnant, de tant d'autres occupations meilleures.

— « Ah ! — les nouvelles habitudes — une autre ! Elle voudra peut-être coucher au fond du lit ! Et puis elle aura des amants que je ne connaîtrai pas : qui me déplairont peut-être. Il n'y a rien d'agaçant comme de rencontrer sa maîtresse au bras d'inadmissibles mufles.....»

Je m'attendris à ma deuxième cigarette. La ligne grise de fumée montait très droite au plafond : les romanciers appellent cela des spirales bleues. Cela se précisa : « Une petite femme à soi tout seul ! Une petite femme pour soi tout seul, qui ne viendrait pas trop souvent — qui, quelquefois, chère douceur d'attendre, ne pouvant pas venir avertirait d'un petit bleu : écriture anglaise, encre violette. — Ah ! Et puis... ! »

Je commençais à m'exciter beaucoup trop. Depuis quelques mois j'avais mis ma vie en scène avec quelques décors très simples : « Dans des chambres tièdes les coussins mous à fleurs s'entassent sur les divans larges ; les amies blondes ont des matinées claires, à manches courtes, avec de petites agrafes sous les fouillis de dentelles ; les amies brunes, lissant leurs bandeaux, ont pour leurs mains blanches des gestes de coupe-papiers d'ivoire ; les amies rousses s'étalent dans l'odeur lourde de leur sexe... ; classiques images de caresse, de tendresse et de luxure. — Plus loin, sur une table basse à plateaux, des papiers, des livres, des cartons d'estampes, des alcools et des cigares — et quelques amis autour.... »

Le besoin de renouveler mes décors s'imposa ; je crus devoir marcher en long et en large ; je m'excitais beaucoup trop — périodes cicéroniennes :

« Jusques à quand resterai-je debout, vaniteux et crispé, près des fenêtres, à regarder tomber la pluie en effaçant, par instants, devant ma bouche, la triste petite buée grise d'un revers de main ? Jusques à quand cette pluie fine et mouillée tombera-t-elle ? Je veux conduire au soleil une vie franche et gaie, rire, et trouver aux choses des épithètes flamboyantes. Mais la pluie tombe. Mes lèvres sont trop

fiévreuses

fiévreuses pour qu'aucun baiser s'y appuie ; mes tempes trop serrées pour qu'aucun enthousiasme s'y exalte ! !..... Mon âme ambitieuse rêve de décorations étrangères, mais ce sont les droits de chancelleries qui l'embêtent ! » — Je m'assis pour transposer ce bel élan au pratique : « Et puis ! — ce ne serait plus cette vie ridicule qui nous perd l'estomac · oui, ridicule, où l'on traîne tous les soirs, de kummels en cocktails, dans les petits théâtres et dans les music-halls pour venir s'échouer sans faim devant des soupers nauséeux — nauséeux. Pour ce qu'elles nous donnent, nos amies de louage, avec l'éternelle excuse maussade de quelque salpingite à soigner et l'écœurante bestialité de leurs sommeils ! (On ne peut pourtant pas toujours en prendre plusieurs). Mal à la tête et mauvaise bouche, avec la compensation un peu insuffisante de les engueuler de temps en temps — vraiment il n'y a pas lieu !..... ». L'attendrissement reprit : « Une gentille petite femme à soi ! On irait dîner chez elle, de temps en temps, avec un mari aimable, affable et discret, que l'on pourrait considérer comme un invité. On la saluerait aux premières et on la piloterait aux expositions. Les chers amis vexés diraient : « Elle n'est pas mal..... Seulement moi, tu sais, les fâmmes du monde, ça me rase. » — Et puis..... elle ne serait pas toujours fatiguée, la petite femme à soi ; — on se ferait son professeur à forfait — on fait toujours beaucoup de progrès en enseignant. Et puis..... — et puis..... le soir elle ne serait pas là, elle ne nous tannerait pas de ses « si tu crois que j' m'amuse ! », on aurait de bonnes soirées pour lire, tranquille, pour travailler enfin aux beaux livres projetés — les livres « à paraître », les livres qui..... ! Et puis..... quelle économie !..... sans compter les sommes fabuleuses et zolistes qui me viendront de ces romans si beaux que j'aurais enfin le temps d'écrire — Seulement qui ? » Comme je me prenais au sérieux ! Une glace était là où j'aurais pu me rire au nez, je m'y souris — au nez —, avec indulgence : « C'est bien le diable si je ne trouve pas..... Il la faut douce sans fadeur, blonde sans frisure au fer, mince sans corset, élégante sans notes en retard chez son couturier, entre vingt-cinq et trente, passionnée sans..... Ah ! Si j'insérais une annonce au *Journal* ! »

Et

Et ce fut alors — Bien-aimée — que je me ressouvins de vos chers grands yeux verts et noirs aux cils longs, de vos yeux plutôt que de tant d'autres yeux clairs ou sombres. Je me souvins que vos mains étaient très dignes de la métaphore des petites colombes blanches — et surtout que vous portiez une belle bague à saphyr. Je me souvins de votre taille ronde, des lignes de vos bras et de votre nuque dorée — et surtout de la draperie trouvée de votre robe de mousseline de soie simple. Je me souvins de votre sourire étonné, de votre voix infléchie et nette — et surtout.....

Ne soyons pas trop difficiles : cette rêverie égoïste et vague fut la première où votre image me chatouilla de volupté, et j'en veux chérir le souvenir quand même. Je me suis levé, me frottant les mains, en pensant : « C'est tout à fait mon affaire » ; cela manquait d'un peu de douceur, — mais n'était-ce pas vraiment bien notre amour ? Nous sommes tout à fait notre affaire.

Et voilà — Bien-aimée — voilà comment zigzagua le coup de foudre qui m'incendia de mille feux échevelés. Bien des fois — plus tard — lorsque vous ne saviez que dire, (si souvent petite sotte chérie), vous m'avez demandé, en avançant le menton et les genoux : « Comment m'as-tu aimée ? » Et je répondais dans un baiser très fouillé : « Du premier instant où je t'ai vue ! » O Bien-aimée — je le répondrai encore. Nous avons quelquefois, hélas, trop besoin d'excitants au renouvellement des ivresses pour nous priver d'une phrase si précieuse.

II

Je fis le nécessaire pour vous revoir ; curieuses coïncidences : « Comme on se rencontre à Paris ! »

Première visite inoubliable et nulle — quelles niaiseries n'avez-vous pas dites sur le dernier Lemerre de M. Marcel Prévost. (Timides lieux communs, avec des faveurs roses au cou ; ah, chère amie — si nous nous quittons jamais, vous me devrez bien de la reconnaissance, je vous aurai garnie des meilleures opinions, et je sais seul combien il y avait à faire !) Vous parliez, (Tu parles !) — et je regardais vos dents ; vous savez combien je les aime. J'étais heureux aussi de vous voir cette robe de pékin rayée : une amie regrettée en portait toujours de semblables. Vous parliez — je sus que vous vous nommiez Geneviève : joli nom, si français, si distingué, si « comme il faut » : et riche en diminutifs gentils — Viève, Ginette, Giji, Gino, Giniche, Nini, et même Louloute : je préparais déjà quelques assonnances de câlinerie ou d'extase. Vous parliez — puis M. Prévost, joli sujet pourtant, vous manqua sous les phrases, il y eut un silence qui me fut infiniment tendre — vous aviez les yeux baissés doucement, et je m'oppressais peu à peu à penser : « C'est elle que je vais aimer — aimer — robe, sourire, muqueuses et tout. Ces lèvres-là, ces dents, seront glacées d'émotion par moi. Mes gestes glisseront. Nous nous aimerons, nous nous aimerons !..... C'est elle qui me dira bientôt « J'ai froid aux pieds » en enlaçant les jambes ! »

 Des

Des messieurs chauves survinrent ; vous me dites : « Revenez me voir. » Je baisai avec piété la petite main blanche à bague bleue. J'allai dîner en triomphateur.

Pourquoi fallut-il, ce soir-là, que le souvenir vint me gêner des hanches et des cheveux de cette amie regrettée dont les robes rayées étaient semblables à la vôtre ?

Ce fut ce souvenir importun qui me fit inviter une jeune personne gaie que tous ses amis nombreux se permettaient d'appeler Bébé — nous soupâmes sans retenue, et ce fut — Hoh ! — sur ce même divan qui devait nous devenir nuptial.

Bien-aimée, ce fut très mal de ma part, et si vous me le reprochez, je nierai. Avoir au premier soir si honteusement souillé — Hah ! — notre pur jeune amour naissant ! mais je vous jure que je pensais à vous tout le temps.

III

Le lendemain je vous offris l'encens réparateur de deux gros cigares de méditation d'amour.

(J'appelle « méditation d'amour » les suites de petites chroniques à transitions insuffisantes par lesquelles nous croyons occuper nos pensées tandis qu'il se passe en nous des choses qui valent mieux que nous-mêmes. Il paraît que nos lectures sont causes de cela.

Le charme est profond d'abord qui vient de la première imagination d'un amour de jamais ou de demain. L'incertitude où l'on est des détails de la volupté personnelle que vous donnera celle à qui l'on veut penser force l'esprit inquiet à se noyer dans les meilleurs souvenirs ; on s'enveloppe de l'idéal frôlement de toutes celles étreintes ou vues ; on défaille sous d'étranges lèvres, légères comme des regards — on s'aime dans son propre désir. Et c'est l'éternel féminin — « das ewig Weibliche », mais certainement — que l'on veut, malgré soi et malgré tout, retrouver le premier soir dans l'indécise méditation amoureuse où l'on évoque celle que l'on va aimer.

Seulement cela ne dure pas, on se figure que l'on « pense » — — malheur ! — et alors.....)

« Simple dilemme : les filles ou les femmes.

« Le

« Le plus grave inconvénient de ces filles est que nous ne les
« aimons pas. L'Amour est semblable à ces cylindres de cristal qui
« reflètent belles les lignes difformes du dessin auprès duquel on les
« place. Nous ne savons, auprès d'elles, ni nous passionner pour elles-
« mêmes, ni limiter notre enthousiasme aux seules beautés qui ont
« déterminé notre choix — alors les médiocrités nous blessent, et cepen-
« dant, nous contentant de mauvais prétextes, nous demeurons par
« lassitude : le lendemain nous ne nous en estimons pas davantage.
« De temps en temps nous nous attristons à constater qu'il suffirait de
« peu de choses pour que nous puissions recevoir du bonheur de
« celles-là même dont nous ne savons obtenir que bien peu de plaisir.
« Car, si nous baisons leurs nuques chaudes en fermant les yeux dans
« leurs cheveux, il n'y a pas de *différence,* puisque nous les avons
« vaporisées partout de ce même parfum — et il y a d'autres tiédeurs
« pour nos lèvres ; mais il n'y a pas, pour occuper les intervalles de nos
« admirations motivées, l'exaltation continue de l'amour, et notre atten-
« tion qui s'éparpille se sera bientôt heurtée à quelque détail sans déli-
« catesse — alors se flétira la sincérité de notre volupté même.

« C'est pourquoi, malgré nous, parce que les sensations simples se
« brisent et nous blessent, nous rechercherons, chaque jour davantage,
« des choses artificielles et rances, nous efforçant, cela est triste à dire, de
« nous dessécher l'âme au profit de sensibilités immédiates — devenant
« les ascètes navrés d'un ascétisme aussi ridicule que l'autre : parce que
« l'équilibre est sans doute théorique.

« Il y aurait beaucoup de choses inutiles à dire. Ainsi : que les
« béguins de ces filles peuvent bien mieux que les plus vrais amours
« uniques satisfaire les petites vanités dont se mosaïque notre orgueil.
« Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. »

« Alors —

« Il est une société limitée factice et transitoire qui mérite, par ce
« qu'elle a eu d'élégant et de fiévreux, que des écrivains curieux s'effor-
« cent de glisser dans leurs phrases son parfum composé, pénétré de

« l'énervement

« l'énervement des lourdes soies froissées, tachées tout à l'heure, peut-
« être, par les doux visages qui ce soir se forceront à sourire, des larmes
« lourdes de leurs sanglots. Parfum moral semblable, vraiment, à celui
« des tubéreuses qui se fanent, à celui de la chair qui vient d'aimer.

« Cette société mal homogène, qui se retrouve et se congratule aux
« expositions d'art et aux représentations de certains théâtres, à quel-
« ques conférences et dans certains salons, ne se présente jamais plus
« sincèrement — je crois — qu'aux réceptions de fin de journée : Dans
« les halls encombrés de choses luxueuses et discordantes, des jeunes
« femmes gaies, élégantes de cette *élégance de cinq heures* que je pré-
« fère à toutes, sont légitimement frivoles sous leurs admirations pré-
« parées ; des jeunes gens s'empressent, un peu raides dans leurs lon-
« gues redingotes noires ; des wagnérismes s'échangent ; un couple,
« s'écartant un peu, murmure quelques paroles rapides ; des conver-
« sations ingénieuses se tachent d'anachronismes — si précieusement
« naïfs — mêlés à des psittacismes imprudents.....

« C'est, il me semble, la véritable image qu'il convient de conserver
« pour illustrer le souvenir de ces spectacles délicats que ne pourront
« s'empêcher d'aimer avec indulgence ceux qui en auront connu l'émo-
« tion spéciale et douce — le *frôlement* — frôlement des gestes et des
« regards, effleurement des larges manches plissées, effleurement aussi
« des idées, des sentiments et des œuvres. Tous ces gens, qui ne doi-
« vent jamais atteindre ni à l'amour ni à l'enthousiasme, s'attardent
« auprès avec des hypocrisies gracieuses et polies. Ils aiment ces choses,
« mais ils sont épuisés et las, par éducation, par atavisme, par paresse ;
« ils prolongent les débuts de tout parce qu'ils pressentent que cela
« deviendrait médiocre ensuite ; ils ne lisent pas les livres, mais
« ils assistent aux conférences que font sur ces livres ceux qui les
« ont feuilletés : ils ne comprennent pas les œuvres d'art, mais ils les
« honorent de quelques formules apprises, et, parfois, les achètent ; —
« et tous ces vagues sentiments d'impuissance et de désir s'harmonisent
« en le snobisme triomphant pour constituer à ces salons une atmos-
« phère lourde, unique et pénétrante....

« Sur ces tréteaux-là — quelles femmes?

« Nulle époque d'amour ne fut plus lamentable que celle qui précéda « nos jeunesses. On y vit beaucoup de jeunes femmes, parlant avec un « faux aplomb un argot d'ailleurs maladroit, se prêter, dans des entre- « sols de mauvais goût, à des messieurs bien mis qui en avaient « exprimé le désir. Chamfort avait écrit : « Coucheries sans amour », « ces fois ce fut presque même sans volupté. On affecta des « senti- « ments » intenses, déplorablement pervers, poussiéreux d'avoir traîné « dans toutes les âmes entr'ouvertes, sirupeux et collants — mais les « dénouements furent rarement tragiques, et ces liaisons s'achevaient « en bâillements. En vérité, je crois que ce furent surtout les amants « qui se montrèrent au-dessous de leur tâche; ils furent presque tous « d'une correction semblable et fastidieuse. « Jouer » les romanciers à « la mode, soit — mais pour de si piètres drames il eut au moins fallu « « brûler les planches »; jamais les jeunes femmes ne purent croire « qu'elles se damnaient à des plaisirs si médiocres, et seule cependant « la crainte de quelque diable romantique et cornu eût pu donner « quelque charme à tous ces décorsetages pressés, précédés d'une tasse « de thé trop clair et suivis d'un verre de vin d'Espagne trop sucré. — « On dit que souvent des intérêts matériels intervinrent.

« Il n'y eut guère de différence entre celles-là et celles qui res- « tèrent « honnêtes », — toutes, dans un coin de leurs âmes positives, « cultivèrent l'espoir d'un amour « fort comme la mort », et que leurs « belles âmes fussent enfin comprises. Des questions de convenance, « d'argent et de tempérament les distinguèrent. Il faut excepter celles que « véritablement un amour — quelquefois conjugal — ou des scrupules « religieux ou maternels, maintinrent dans une fidélité choisie ou « acceptée. Les laides non comprises, elles furent en minorité, et très « ennuyeuses. »

« Aujourd'hui — cela est moins lamentable peut-être. Quelques « jeunes femmes particulièrement douées ont subi l'influence de « l'époque d'une façon intéressante. Elles ont attiré les regards et servi « de

« de modèles à d'autres, ce qui illusionne heureusement sur l'ensemble
« des petites âmes de modistes en mal de printemps. Elles sont deve-
« nues — et quelquefois avant leur mariage — de petits êtres sensuels,
« cruels ou naïfs : elles se sont dispensées plus ou moins de l'affectation
« sentimentale, et, par instinct, elles pratiquent une conception presque
« méthodique de la vie, se consacrant fiévreusement à la recherche de
« la sensation même malsaine. Elles sont trop décolletées, rient trop
« bruyamment en montrant trop leurs dents qu'elles ont jolies, et cou-
« rent à travers la vie en se heurtant aux angles comme des phalènes à
« un abat-jour. Elles sont des maîtresses exquises, des épouses souhai-
« tables, des mères tendres et des filles attentionnées — des amies
« incomparables..... »

« Si je pensais un peu plus à Geneviève....

« En supposant qu'elle soit une des meilleures — aimable hypothèse,
« d'ailleurs fausse — est-ce bien de celles-là que je puis me satisfaire ?

« Je sais — elles redisent trop, sur le large oreiller, les phrases déjà
« entendues chez madame de Z..., mais leurs épaules un peu frêles font
« songer à des fruits pas très mûrs, et leurs bras minces sont une fraî-
« cheur lorsqu'ils s'enlacent aux épaules ; (il y en a aussi de fortes, avec
« des plis gras de tous les côtés — mais celles-là je m'en fiche) ; il
« demeure en elles des naïvetés bleu-de-ciel à effeuiller parmi les curio-
« sités écloses. Le même charme toutes....

« Si je pensais un peu plus à Geneviève... .

« Pour elles on a la joie, qui messiérait près des amies de Cythère,
« d'accompagner les caresses (lorsqu'on n'en a pas les lèvres prises) de
« phrases lentes et aimantes, de les énerver jusqu'à déchirer enfin leurs
« attitudes, les retrouvant pour une heure elles-mêmes, avec leurs sen-
« sualités et leurs tendresses entières. Comment renoncerait-on, alors
« qu'elles sont sous soi pâmées, à se persuader de leur sincérité.

« Et puis — plus reconnaissantes des voluptés données, elles vous
« aiment tout de même bien comme elles peuvent, et on a pour elles de

« la

« la partialité : Elles se blottissent comme des enfants, et on s'émeut
« doucement. — On a tort peut-être de s'obstiner à croire que l'*Amour*
« est différent et sublime ; c'est bien l'*Amour* que nous ressentons
« *comme cela* tandis que nous nous appliquons à composer pour elles
« des phrases câlines dont elles souriront — nous nous appliquons
« comme si nous voulions nous excuser de n'aimer pas.

« Seulement — Geneviève serait ainsi, et je n'ai pas encore décidé
« s'il convenait de m'en féliciter ou de m'en plaindre — des occupa-
« tions, le soin aussi de leur sécurité rendent très limité le temps où
« elles peuvent disposer d'elles-mêmes. On blague toujours la maîtresse
« qui est là et vous embête, mais, aux nuits d'insomnies, l'isolement
« est dangereux et funeste ; c'est alors que sans pensée et sans ordre se
« pressent en notre pensée engourdie les imaginations folles d'où naî-
« tront les doutes qui germeront en douleurs. Ramener ces nuits-là
« des filles : — mais alors à quoi bon essayer aimer ; et puis, si impar-
« fait que soit notre amour, ces présences quelconques ne suffiront pas,
« s'il existe, pour écarter les fantômes et calmer notre pauvre désir
« d'être deux. »

Vous voyez — Bien-aimée — peu à peu, ce soir-là, tout le levain d'amour de mon cœur malcontent des chers axiomes idéologiques fermentait vers vous en soupirs de quinze ans. Au second cigare ce fut un pire gongorisme.

« Vraiment, au choc des jours s'étoilent les fêlures du vase que
« nous sommes, et bientôt les espoirs s'évaporent. Sans doute l'émotion
« seule vaut, mais il faut qu'il demeure autour d'elle l'enveloppement
« d'un idéal, et, parce que nous avons rêvé avant de vivre, parce que
« nous portons en nous-mêmes l'atavisme d'une race qui, depuis des
« siècles, rêve, notre idéal est maintenant très loin.

« Chaque jour davantage notre enthousiasme et notre sécheresse
« écartent l'un de l'autre les facteurs du bonheur, et nous serons à
« jamais insatisfaits!!!...

« Vous tous, mes aïeux inconnus, le long des siècles vous avez

« comme

« comme moi pensé au bonheur, et vous m'avez légué le poids trop
« lourd de tout votre amour lassé. Ah ! vous avez trop rêvé ! — il ne
« faut pas accuser les livres; aux livres et au siècle nous devons sans
« doute bien des amertumes, mais nous leur devons aussi la raillerie
« qui soutient notre âme comme l'alcool soutient notre corps — et je
« suis né portant déjà en moi-mème le reflet trop hautain de votre incu-
« rable idéal !... »

Lorsque les phrases cessèrent, votre nom me vint aux lèvres : « Geneviève -- viève ! »

Tel fut, si je m'en souviens exactement (et J.-J. Rousseau a expliqué que l'on se souvient toujours exactement, même — et même surtout — lorsque l'on invente ses souvenirs), tel fut le programme de cette petite soirée en votre honneur — Bien-aimée. C'était, je sais bien, prétentieux, décousu, boursoufflé et inutile, mais qu'y faire ; c'était sincère de tout le sherry qui manquait dans la carafe vide. On aime — que voulez-vous — comme on peut, et c'est déjà très touchant tout de même. Il n'est pas impossible de comprendre à quelles vraies émotions de semblables corybantiasmes — ô si belle ! — correspondent.

IV

Ce soir-là, d'autres soirs, on est paresseux souvent, je m'habituai lentement à la pensée que vous me soyiez d'amour. Discrètement, parce que je savais d'autrefois que trop d'emballements préparent aux tournants des désillusions trop brusques. je vous asseyais dans les meilleurs fauteuils de mes appartements sentimentaux. « Ce serait si gentil si... ». « Il faudrait un jour qu'elle... ». « Je voudrais qu'elle fut ainsi et moi... ». Vous deveniez le mannequin commode où plisser mes petites étoffes idéologiques, érotiques ou tendres. Unique époque de notre amour où jamais, d'un geste ou d'un mot, vous ne dérangiez mes combinaisons les plus rares! Charme si parfait! — Si parfait que je compris vite qu'à perfectionner plus longtemps ces rêves je risquais que pas un ne pût servir — il était temps de vous « faire la cour », grand temps : je devais déjà avoir à regretter que quelques-unes de mes plus chères fictions ne vous fussent trop justes.

Vous « faire la cour »! Joli travail, soigné et tout soie, bien neuf et du meilleur goût. Je ne m'en souviens pas sans complaisance.

Si je considère quel difficile problème j'avais à résoudre, je m'émerveille encore de mon aplomb.

Etant donnés une jeune femme belle, courtisée, pas trop mal mariée, sans

sans besoins d'argent, sans guère de curiosités, et un petit littérateur plus jeune qu'elle, physique ordinaire, pas riche de cinquante louis, auteur sans aucune gloire de certains sonnets et de vagues contes (eussé-je eu du plus clair talent, d'ailleurs..... pour ce que vous auriez pu l'apprécier !), seulement favorisé d'une belle confiance patiente et pas timide du tout, devait-on supposer qu'il réussirait à planter le pavillon à ses armes pour se conquérir un peu de bonheur ? — « Struggle for joy ! » — que je me suis sympathique ! Ah, le premier jour où vos yeux se troublèrent, je fus content et gai d'orgueil — et pourtant : quelles seules mesquineries suffirent.

Sur le petit tableau noir (à mon mur, entre une eau-forte de Rops : « Mors syphylitica » et une image anglaise de « The first interview of Werther and Charlotte»..) où je méthodise ma vie par formules, j'écrivis : « Jouir d'elle d'abord, l'aimer ensuite » — cela n'aurait pas déplu à Stendhal — et c'est cette phrase-là — Bien-aimée — cette vilaine phrase-là qui régla, brutale, mes attitudes près de vous. Pourquoi en aurai-je honte, puisque j'ai réussi ? Si je m'étais alangui, si j'avais laissé balbutier toutes mes enfantines fureurs de tendresse, si je n'avais pas refoulé, — cela me fit-il mal ? — tous les dangereux accès où l'on voudrait pour tout poser son front contre une épaule à toujours, vous vous seriez moquée par une peur vague de vous apitoyer, vous auriez ri, un peu nerveusement, vous m'auriez appelé « Grand bébé », vous m'auriez dit : « Je suis votre grande sœur ». Nous n'aurions pas été dupes de tout cela, malgré le charme spécial qui s'y traîne, mais j'aurais été vexé, vous peureuse, et il n'y aurait eu « rien de fait ».

Bien-aimée — je vous fis « la cour ».

J'imagine — et je ne dois pas me tromper — que vous m'avez trouvé assez insupportable d'abord. On s'habitue peu à peu. Je poursuivais entre temps, avec un admirable courage, la tâche ingrate de vous amener à faire semblant de vous intéresser aux choses qui m'occupent. Réformer votre ameublement — quelles dépenses ! — charger peu à

peu

peu les guéridons nouveaux de plaquettes aux titres bizarres, reléguer les marines verdâtres qui vaguaient par vos murs.

Vous ne marchiez pas du tout. Comme cela vous a ennuyé! Le bel enthousiasme ne devait s'embraser que plus tard — hélas! en exagérations stupéfaites.

Mes phrases se succédaient; pas au hasard. C'était stupide; mais exprès. A ma treizième visite je vous expliquais déjà, en termes obscènes et chastes. soigneusement choisis la veille, qu'il me paraissait convenable et avantageux à tous deux, nécessaire à la marche du monde, que sous peu nous couchions ensemble. Je crus, au geste brusque que vous fîtes, n'avoir pas, avant explosion, le temps de vous persuader que vous ne m'aviez pas compris.

... Vous vous habituiez peu à peu.

... Dans une allée du Jardin des Plantes — presque un rendez-vous déjà, car ce que nous nous fichions des kangouroos! ... — je m'aventurais déjà à la « déclaration » inévitable.

Je parlais depuis longtemps. Je parlais — ça ne me gêne pas beaucoup de parler — : « ..... certainement, en supposant que..... pour ainsi dire..... l'enlacement sincère de deux amants..... au point de vue esthétique..... de ces particuliers .... ». « Avez-vous songé, madame, à la joie glorieuse..... » Je m'arrêtai brusquement. Vous posiez du bout de l'ombrelle des petits trous symétriques dans le sable des allées.

Combien mon émotion était sincère! comme j'aurais voulu... voulu poser sur cette épaule, sans complications et sans attendre, tout le fardeau de mon naïf désir d'affection — mais ce n'était pas votre cœur qu'il fallait toucher — et mon émotion devait servir à scander d'autres phrases : « Il y a trop longtemps que cela m'étouffe, je le dirai dussé-je ne plus vous revoir. Je vous désire. Je ne sais pas si je vous aime, je vous désire. Vos lèvres, votre gorge, votre corps, vos yeux, vos lèvres...!» Je portai la main à ma gorge; je pensais que mon « dussé-je » était vraiment fâcheux — on n'écrirait pas ces choses-là. Vous vous étiez

levée

levée, très blanche. Je partis sans me retourner, et je pensais « Il fallait bien y venir. J'ai mal mimé, mais elle ne s'en est pas aperçue. Pauvre chère — elle doit se sentir insultée, rire d'un rire sec en pinçant les lèvres ; elle va prendre un fiacre pour rentrer — comme elle va m'y mépriser! mais comme ce mépris fait bien mes affaires! »

Je retournai vous voir, votre main se retira peu à peu sous mon baiser. Je baissai les yeux devant les vôtres. Tout allait bien.

Ce fut simple. Je voulus, près de vous, laisser les moindres de mes gestes trahir l'ardeur irrésistible d'une passion contenue, d'une passion tendue vers votre corps — et c'était, chaque jour davantage, à votre petite âme douce, sotte et fidèle que je m'attachais. Il fallait, pour réussir, bien persuader vos chers sens maladroits de la nécessaire erreur que c'était de moi qu'ils avaient besoin : les en persuader sans presque vous laisser vous en apercevoir, en vous occupant de sentimentalités tout-à-fait sororales et nuageuses. J'aurais tant voulu vous chérir, et il fallait que je vous énerve. Je vous voyais souffrir, moi qui n'espérais que vos sourires, de la vague obsession que vous me martyrisiez, et déjà vous n'étiez plus très sûre de ne pas souhaiter des baisers. Vous pensiez avec indignation : « Il n'aime que mon corps » et vous étiez tout près de penser : « Ah, s'il m'aimait autrement! ». Vos chers petits sens maladroits, mal éveillés aux cérémonies du mariage, se troublaient jusqu'à vous faire croire que ce n'était pas d'eux qu'il s'agissait ; vous n'osiez déjà plus être complaisante à ce trouble qui nous unissait peu à peu qu'en le légitimant de musiques ou de lectures agaçantes — et votre mari, je sais, pensa que le printemps vous chatouillait de souplesses fatiguantes. Ah, peut-être notre cher amour eût manqué si le cher homme n'eût été absorbé par son admirable affaire d'extraction d'alcool des jus sucrés ; et puis... non, il était vraiment incapable de déchrysalider le clair papillon de caresse que vous cachiez ; votre mari... je l'aime de se donner tant de mal pour inventer l'argent qui sert à ce que vous vous souligniez d'élégance pour moi.

..... Je

..... Je ne parlais plus de *cela*. Près de vous je prenais l'air désespéré et génial d'un Prométhée à qui l'on défend de jouer avec le feu. Je me portais assez bien, mais vous m'avez dit plus tard que vous me voyiez m'étioler à vue d'œil. Je vous devenais de jour en jour un aphrodisiaque remords, et vous dormiez mal. Je stéréotypais le pur sourire amer qui convient aux belles âmes désolées. ...

,.... Un jour, j'étais allé vous voir sous le classique prétexte de vous rapporter des cahiers de mélodies. Lorsque j'entrai vous étiez seule, vous lisiez les *Chansons de Mnasidika*, je vous demandai : « Cela vous plaît? » — « Beaucoup », Je m'assis sans parler davantage.

Petit salon réséda — demi-rideaux crème — meubles laqués à coussins — au mur des pointes sèches de Helleu dans des cadres de sapin verni — des mimosas dans un vase de Carriès — d'autres fleurs dans des vases de cuivre!

Vous êtes venue vous asseoir près de moi; je n'ai rien dit. Vous m'avez pris la main; je n'ai rien dit. Vous vous êtes penchée un peu; je n'ai rien dit. Vous m'avez dit : « Alors je vous fais de la peine? »

Enfin, ça y était — pas sans peine. Je pensais : « Elle est si naïve qu cela! A son âge! »

Votre voix était si timide que j'aurais voulu m'agenouiller : « Vous ne pouvez donc pas être sage. Je vous aime bien. Je vous aime bien. Mais ce n'est pas possible... Je suis plus âgée que vous. Mon petit Raoul... Vous me désolez... » Pitoyables et adorables arguments! J'aurais voulu toucher vos yeux clos, caresser vos joues de mes lèvres, attirer près de moi vos hanches. Il ne fallait pas. Je retirai mes mains, la la voix dure : « Je ne peux pas! Ah, vous ne savez pas...! Au moins ne m'en parlez pas! Ne m'en parlez pas! » Nous étions debout tous les deux, très près. Vous ne pûtes pas parler, les teintes de vos yeux changeaient du gris au vert, vos lèvres tremblèrent. Il fallait aboutir — n'est-ce pas? Je vous pris la tête pour vous baiser la bouche. Vous sanglotiez sans trop vous débattre,

V

Certes, à un baiser long, convaincu et violent, je ne pense pas qu'il soit de consommation que je préfère. Quelque érudition et quelque soin que l'on apporte aux détails les plus recommandés d'amour, on ne dépasse qu'en essoufflement la sensation franche et pleine du simple baiser aux lèvres, et le désir et l'éreintement sont seuls plus voluptueux. L'émotion se condense en haut de la poitrine pour se répandre délicieusement, par secousses incomparablement profondes; la beauté possédée se réfugie tout entière dans les yeux effarés et battants; on parvient — ce qui est souvent si difficile! — à ne pas « penser à autre chose » qu'au souple écrasement sous vos lèvres d'un fruit vivant et volontaire, brûlant et douloureux, qui se tord comme pour refuser la fraîcheur des dents choquées, la fraîcheur enveloppant les yeux qui se ferment jusqu'aux tempes. Le baiser, seul acte d'amour que l'on cesse sans oser se regarder, parce que si l'on se regardait, malgré que l'on étouffe, on ne pourrait pas ne pas se reconfier aux lèvres.....

Mais aussi quelle piteuse chose qu'un baiser maladroit et manqué!

Bien-aimée — notre premier baiser fut manqué. Si manqué que je voulus presque me lever, prendre mon chapeau et sortir. J'aurais voulu vous repousser en criant : « Ah, si c'est tout cela.....! », vous reprocher ma désillusion — avec une mauvaise foi cruelle, vous traiter comme « la dernière des filles », vous accuser de m'avoir « séduit » — et j'aurais

rais parlé avec tant de rage que vous n'auriez plus compris, vous vous seriez levée en écartant les mains, vous auriez peut-être eu quelque syncope — et j'aurais rajusté mes cheveux devant la glace. Je me félicite d'avoir hésité assez longtemps pour qu'il ne fût plus temps de le faire.

Mais! Ces lèvres sèches et molles qui s'écartaient si mal sous les miennes lorsque j'avais tant compté sur ce premier baiser-là pour lier quelque chose entre nos chairs! Ces lèvres pitoyables, tristes à paralyser les meilleurs essais par je ne sais quelle étrange et ridicule saveur d'inceste sans intérêt! On aurait cru vraiment que nous faisions « quelque chose de mal ». Ce baiser filandreux et sans syntaxe!

Ah — notre premier baiser n'eut pas de chance.

Je me dégageai en glissant à vos genoux. J'étais exaspéré et honteux. Je haïssais mes lèvres et les vôtres. Je cherchais en moi sans les trouver l'espoir de ne pas en rester là, la conviction qu'il y avait maldonne. Je me sentais la tête vide et pâteuse, les jambes si vagues que l'effort de me lever semblait impossible; contre le dossier du meuble je m'étais cassé un ongle, et cette petite douleur s'exagérait comme une blessure de cauchemar. Cela dura-t-il longtemps? La pendule sonna une demie et je levai la tête; je mis un genou au bord du divan, je me penchai sur vous, appuyé, pour vous regarder : vous auriez pu sembler endormie si, près de votre visage, vos mains allongées n'avaient tressailli.

Je vous regardais et j'espérais que que douceur... quelque chose; mais cela ne venait pas, et la rancune débordait encore : « D'abord elle n'est pas si jolie que cela! » — ô Bien-aimée! l'indigne et cruel examen dont je fouillais votre visage aux yeux clos. — « Les paupières grises... les petits plis aux tempes... les taches jaunes des joues... les deux plis à la bouche... le menton s'empâte... ses cheveux sont ternes. Avant deux ans ce qui demeure encore de son charme de fraîcheur sera effacé; elle ne pourra plus plaire... » Une crainte me redressa. J'aurais dû... J'allai m'accouder à la fenêtre, égoïste et désolé. Des gens passaient dans la rue.

« Mais

« Mais je ne la désire pas! — nous sommes là, tous deux, tout près, séparés par des lieux et des lieux de sentiments et d'idées, si étrangers l'un à l'autre que rien ne me prouve que nous ayons une âme — car enfin, quand devrait-on avoir conscience de l'âme si ce n'est en des moments comme ceux-ci.

C'est déjà une émotion poignante, lorsque l'on sait se la donner profonde, de songer, dans la rue, au théâtre, au bal, partout, que toutes ces femmes qui passent, qui vivent, qui frissonnent, qui peuvent aimer vingt-sept jours par mois — toutes ces femmes *nous ne les désirons pas*. Il y en a qui sont très belles, très ornées et très souriantes, que nous admirons; il y en a qui sont laides, misérables et tristes, et dont nous détournons seulement nos regards. Mais *nous ne les désirons pas toutes*, et cela doit nous épouvanter; car lorsqu'elles ne sont pas là, c'est elles *toutes* que nous appelons, que nous confondons en l'image de la « garce idéale », au matelas cardé de rêves — et puis, lorsqu'elles *sont là*, qui passent, qui vivent, qui frissonnent, nous ne savons plus les aimer toutes, les désirer, nous *choisissons*, nous osons choisir, spécialiser, nous croyons pouvoir choisir — sans savoir pourquoi, ni pour leur beauté, ni pour leur âme, au hasard, ou pour des raisons de convenances, avec moins de soin que nous ne choisirions une garniture de toilette — et nous nous vautrons jusqu'à ce que nous soyons las, ou elles. Et voilà. Il y a même du meilleur amour dans tout cela, par bribes. Est-ce que je comprends bien à quel point cela est épouvantable?

« Et c'est plus épouvantable encore, lorsque l'on en a tout de même *choisi une*, pour s'y plaire, pour s'en faire un accessoire, égoïstement, par un incontestable sacrilège envers des princesses inconnues, d'en venir à ce point d'impuissance morale et de lâcheté où, avant même de l'avoir vue dans sa réalité, on se demande *si elle pourra servir* — où l'on ose se plaindre soi-même du mal que l'on va faire à autrui.

L'amour! Bah! Ah, l'amour qui réunit les cœurs! Raison sociale : Pyrame et Thisbé! C'est une irréductible haine qui éloigne les êtres les uns des autres, les isole en leurs égoïsmes féroces, et c'est *malgré nous*, pour obéir à d'irrésistibles lois, que nous sommes jetés par les illusions

 de

de jouissances aux spasmes nécessaires après lesquels nous nous haïrons encore! — Schopenhauer a dit tout cela assez mal...

D'ailleurs... »

(Bien-aimée — si je transcris aussi longuement des divagations qui ne font particulièrement honneur ni à ma logique ni à ma littérature, c'est parce que je crois intéressant, et d'une bonne philosophie pratique, de constater de temps en temps au milieu de quel parfait désarroi de nous-mêmes nous prenons nos décisions les plus graves. Méditez cela et soyez en très indulgente.)

Lorsque je fus un peu calmé, je revins vers vous. Vous n'aviez pas bougé. (Tout cela se passait très vite.) Qu'il y avait-il donc de changé? Moi ou vous? Je vous voyais inoubliablement jolie; un peu lasse, douce, juste assez vieillie pour en être aussi belle et plus tendre. Je m'assis près de vous, je réunis vos mains contre ma joue, je cachai mon front dans les plis de votre manche — la mousseline raide me gênait beaucoup. Je laissais reprendre haleine à nos pauvres sensibilités fragiles.

Puis ce fut, sur le même coussin, nos deux sourires, chacun, timide des longs regards de l'autre. Je regardais vos lèvres vieux-rose aux commissures de petite nacre...

.,. Un baiser, de sève limpide et inépuisable, bouches ouvertes et mains crispées...

Alors tout de même?

« Je t'aime! » — « Je t'aime! » En voilà pour jusqu'à ce que cela finisse.

Je m'adressai les félicitations les plus sincères. Il y a des gens qui se plaignent de la vie! — Imbéciles!!

VI

Le lendemain — à cinq heures — je vous attendais. Grand feu clair, rideaux bien fermés, becs Auer bien réglés, et « la couverture est faite » — toute prête, mes draps les plus compliqués, sous le couvre-pied qui s'arrachera très vite. Rien d'oublié : épingles à cheveux, épingles à têtes noire, poudre-de-riz, petits crayons, fers à friser et eau tiède. Je m'assis : complet d'intérieur d'un gris doux — je ne pouvais pas vous attendre en redingote; j'avais pensé : « Il y a des dépenses tout de même? » Je vous attendais. Ah! J'aurais bien fumé un cigare! Mais il n'y avait vraiment pas moyen. « Du whisky alors? *John Jameson's whisky* — certainement. Tout à fait ce qu'il faut ». Un petit verre.

Je me laissais aller à des souvenirs comme si c'eût été le moment. Je prononçais des noms, et des détails s'attachaient aux syllabes : « Suzanne — Germaine — Lucienne — Madeleine — et cœtera... petites amies inutiles, je vous aime bien, je vous aimais bien. Vous avez été... Vous avez eu lieu... Vous me semblez si loin maintenant, si loin; il me semble que ce n'est pas vrai, que nous n'avons pas fait toutes ces vilaines choses-là ensemble. Une autre va venir et je suis resté très vierge pour elle, certainement. »

« Cependant — je voudrais vous mêler en un seul souvenir vert-nil, et les petits détails rendent cela bien difficile : Zanne — Maine — Luce — Made... cœtera...! Ils reviennent les petits détails, autour des

diminutifs

diminutifs murmurés tant de fois — tout près des lèvres, naturellement. Images des seins caressés, ceux-là menus et peureux et jeunes, « des levrauts plaintifs » qui a dit cela? — ceux-ci plus lourds, un peu pliés déjà, plus tièdes; — ceux-ci, pourquoi? — Les hanches étroites, plis délicats un peu gras; les ventres lisses; les nuques qui brûlent le baiser; toutes les places exquises... et allez donc! — les fleurs roses foncées ou pâles où le désir s'attache! — Beuh!... »

Je ne pensais plus du tout à vous — Bien-aimée! Un second petit verre. On sonne. « C'est elle, c'est elle — au fait — c'est elle. Je l'aime. Je n'ai jamais aimé qu'elle! »

Vous êtes entrée — Bien-aimée — avec une voilette tout à fait ridicule.

. . . .

Vous restiez debout, sans trop savoir; vous deviez avoir l'air piteux sous votre voilette. Je vous tenais la main : « Bien-aimée, vous êtes venue, je suis si heureux, si heureux, si vous saviez comme je suis heureux. » Je laissai vos mains — pour que vous vous dégagiez un peu.

Vous aviez repris haleine; la voilette soulevée : « Comme c'est gentil ici! » — Ah non! non! non! je l'attendais cette phrase-là! Vite des baisers, des baisers pour vous empêcher de dire d'autres sottises. Encore des baisers.

Vous étiez venue, cependant! Depuis tant de jours je m'occupais de cela, et maintenant — ça y était — cela ne me paraissait pas autrement extraordinaire ni particulièrement passionnant. Vraiment, une autre jolie, tout à coup, vous eût remplacée que j'eusse continué sans m'inquiéter beaucoup de l'échange. Vous étiez une *présence* surtout, une chère, douce et prometteuse présence, mais vous-même... Et je vous aimais — Bien-aimée! — mais oui, vraiment, d'amour; qu'eût-ce donc été si je ne vous avais aimée pas!

Mais maintenant — votre chapeau retiré, et votre manteau, et vos

gants

gants, vos cheveux un peu tapotés devant la glace — vous étiez si bien sur cette chaise longue où je m'asseyais près de vous, si intime, si gentil-sourire, si caresse, que vous redeveniez vraiment la nécessaire tendresse d'hier, d'aujourd'hui et de demain, la bonne amie d'émotion qui dispense de phrases ; et, contre vous, serré, avec de petits baisers courts dans vos cheveux, je me sentais délicieusement redevenir moi-même, tout paresseux contre vous, et j'aurais voulu rester si longtemps..,

Quels lieux communs toujours nous tyrannisent ! Voyez ! J'aurais voulu, passionnément voulu, ce jour-là, que nous en restions, sages, si délicieusement sages, à cette longue caresse de nos présences. Je n'aurais pas voulu, même, la précision des baisers, j'aurais voulu seulement cela : vos gants enlevés, nos doigts joints, et puis le même siège pour nous deux. Vous seriez revenue d'autres fois — plusieurs fois — tout serait venu lentement, à son temps : c'eût été de l'amour meilleur, de bonne qualité, garanti, nous nous serions habitués ; nous aurions pu être très heureux. Pas du tout. Vous étiez là, il fallait que *j'en profite*. Dans tous les romans cela se passait comme cela, vous auriez été humiliée du contraire. Il fallait quitter cette chère position de bonheur doux et câliné, brusquer ce bon silence, le salir d'une phrase toute faite : « Sois à moi — dis ! » — « O viens — dis ! » — « Tu veux — dis ! » et puis les vêtements s'éparpillent — petites résistances et nouvelles sottises bafouillées — et puis, allez donc !..... On aurait tant voulu rester tranquille.

Je leur ai obéi, aux tyranniques lieux communs. Je me suis levé, j'ai pris entre mes mains votre chère petite tête timide, je me suis penché tout près. (Vous sembliez tout à fait — le masque seul vu, tous les détails fondus dans la demi-teinte — une *préparation* de quelque Latour moderne et génial.) Tout près des lèvres : « Vous voulez, n'est-ce pas ? Je vous aime tant Geneviève ! » Et puis un baiser mal donné, parce que je m'occupais des agrafes. Vous disiez : « Oh Raoul ! Je suis venue, vous voyez, je vous aime, cela ne vous suffit pas ! Raoul ! Vous ne m'aimerez pas, je suis trop vieille pour vous ! Oh Raoul ! » Encore des baisers.

« Je

« Je t'aime ! » Je me suis piqué les doigts ; mais maintenant c'est tout le parfum de votre gorge.

J'aurais voulu « rester tranquille » tout à l'heure, et maintenant c'est le bon désir, animal, dans les reins — joyeux de cette bonne chair chaude et ferme. (Car sait-on jamais, après s'être donné tant de mal pour conquérir un petit cœur, ce que l'on va trouver autour.) Je roule ma tête comme un vers de Verlaine — ah ! — les aréoles des seins jaillis ! Et vous avez trente — trente-deux ans ? C'est pas vrai ! Quelle chose stupide l'âge ! Oh ce parfum qui vient ! Il n'y a pas à dire ; faut employer le mot « enivrant ».

Je lève la tête : cela a vraiment l'air de vous faire plaisir.

Une pose. Cette peau blanche et bleue est douce comme tout. Cela dure.

(Ces toiles d'araignées grelottent au haut des grandes croisées.)

Mais rien n'énerve comme cette douceur trop tiède. Vous êtes abandonnée tout à fait maintenant, chiffe et bonne, vos cheveux enroulés à tous mes boutons en petits fils d'Ariane. Je veux me lever : « Aïe — Raoul ! » Vous pliez sur mon bras ; les doigts un peu gourds je dégrafe avec acharnement. (Si ce n'était pas par hasard que vous aviez choisi ces dessous de soie souple, c'était bien mal deviner mes habitudes, car la nudité seule... et les bas eux-mêmes... passons.) Une agrafe — deux — trois — huit — douze, et des lacets aux nœuds gordiens ; j'en ai chaud. Tout tombe à la fois, les jupons gris en rond, le corset gris, là-bas, en trapèze gondolé — coudes au corps, visage aux paumes, un pli d'ombre entre les seins rapprochés : Bien-aimée que votre pose fut classique ! panneaux à 1 fr. 25 des arcades de la rue de Rivoli ! — Je vous pris à bout de bras par les coudes ; (malgré que ce détail étiquète tout un solde de récents romans, je ne puis pas ne pas me souvenir de vos taches de vaccin) — « Je l'aime. Cela va très bien. Je vais être très heureux — si

si à l'inventaire tout à l'heure je ne découvre pas quelque fâcheux vice rédhibitoire. Mais non; ces épaules-là... Je l'aime! » — J'abattis vos bras; (... *citer la phrase de Salammbô sans indiquer la provenance)* — la chemise glisse — on dirait un Toudouze; s'emmousseline aux pieds — on dirait un Gervex. Je vous traîne en baisers vers le lit en m'occupant des jarretières. « Laissez-moi! — Raoul! — Laissez-moi! »

Et maintenant vous êtes blottie entre les oreillers, sous les plis, plis, plis — je n'ai pas triomphé des bas, tant pis, ce sera pour la prochaine fois.

(Je m'habille lentement, mais je me déshabille très vite.)

Certes — au contact de la chair / chère amoureuse...

Citer :

« .... Les chiens, n'entendant plus marcher s'étaient tus... »

ALPHONSE DAUDET, *La Petite Paroisse*, p. 60.

(Continuer. Quatre paragraphes semblables. Les déferlements de tendresse. Petits détails. Esquisse d'une théorie quelconque de l'union. Réfutation de quelque chose. Le départ : trente-six sous pour le fiacre.)

IX

Les autres fois...

d'ailleurs le temps se remet au beau, je vais aller faire un p'tit tour à bicyclette.

NOTE

*Personne ne déplore plus que moi la fâcheuse disposition d'esprit qui rend mon ami Raoul de Vallonges absolument incapable de terminer n'importe quelle chose qu'il entreprenne. J'ai trouvé dans ses cartons 274 projets d'*Essais *et 17 premiers chapitres de* Romans.

Au manuscrit que l'on vient de lire était épinglé un feuillet de papier à lettre (Repp Stationery) portant les indications de composition suivantes :

IX. Les autres fois. Les rencontres et les rendez-vous. Les petits-fours et les lacets. L'habitude.

> *M'introduire dans ton histoire*
> *C'est en héros effarouché*
> *S'il a du talon nu touché*
> *Quelque gazon de territoire.*
>
> S. Mallarmé.

X. Les Onomatopées : Chapitre spécialement dédié à M. Paul Masson, et épigraphié de ces vers de Musset :

> *Dis moi dans quel écho, dans quel air vivent-elles*
> *Ces paroles sans nom et pourtant éternelles*
> *Qui ne sont qu'un délire et depuis cinq mille ans*
> *Se suspendent encore aux lèvres des amants.*

a. Tendresse et lassitude.

b. Exercice (emploi de signes conventionnels).

XI. Cela continue : Questions d'ameublement et de littérature. Ce chapitre devra donner l'impression d'être absolument inutile.

XII. Strophes et antistrophes : 1° Éloge alternatif des petites bourgeoises passionnées et des petites prostituées froides ; 2° Éloge alternatif des petites bourgeoises froides et des petites prostituées passionnées. 3° Élan très ordinaire vers le vrai amour qui...

Conclusion quelconque.

P. p. c.,

J. de T.

Montigny-sur-Loing,
Février 1896.

CHRONIQUE

par Henri Albert.

NOTE. — Dans chaque volume du CENTAVRE, *les opinions exprimées par l'auteur de la chronique n'engagent en rien les autres rédacteurs.*

L'Art est une promesse de bonheur,

de STENDHAL.

Gœthe, sur ses vieux jours, déplorait pour les jeunes débutants qui venaient à Weimar solliciter ses encouragements, l'impuissance à créer encore, « en un temps absolument fait », des œuvres vraiment originales. Il avait débuté, lui, alors que la littérature de son pays était encore au berceau, avec des horizons inconnus devant lui, n'ayant à emporter, comme unique bagage, que la tradition latine, et, en 1824 déjà, lorsqu'il jetait un regard en arrière, le passé lui paraissait bien lourd et tout ce qui l'entourait « trop lumineux » pour qu'il y ait encore « quelque chose à faire ».

Depuis lors, soixante-dix ans de littérature soutenue semblent avoir donné tort à Gœthe. Les hommes ne se sont point lassés de chercher l'expression verbale de leurs rêves. De fort beaux livres, en attestant des esthétiques nouvelles, ont plusieurs fois changé la face du monde et tous les jours apportent l'annonce de nouveaux chefs-d'œuvres, recommandés à nos enthousiasmes.

Des écrivains d'aujourd'hui, bien persuadés pourtant que tout a été dit, semblent avoir l'unique souci de faire du neuf à tout prix, par des moyens purement extérieurs. Et, tandis que le public ne leur demande plus autre chose que de le divertir, ils voudraient l'intéresser

resser davantage encore à des questions de clocher dont il n'a que faire, imposer à son admiration les détails somptueux et l'architecture branlante d'un édifice inhabitable. Ah les belles théories d'art dont s'embrument depuis quinze ans les cerveaux occidentaux! C'est à croire que le souci de la beauté a entièrement disparu sous l'enveloppe étouffante d'un verbalisme opaque; comme si la vie n'était pas devant nous, large et claire, avec ses aspects toujours nouveaux, capables de réaliser tous les rêves. Des artifices de style tiennent lieu d'originalité; chaque mois, dans des revues fraîches écloses, dont certainement « le besoin se faisait vivement sentir », des jeunes gens annoncent qu'ils vont être jeunes d'une façon inédite. Disparaîtront-ils comme quelques-uns de leurs aînés, ceux qui jadis faisaient grand bruit? A propos de banquets, récemment encore, furent reprises d'anciennes querelles de priorité en des questions bien enterrées, croyait-on. Si quelques poètes des jeunes générations affirment des talents profonds et sincères, qu'importe l'origine de leurs moyens d'expression! Les formules n'y font rien; car, que valent les œuvres, si parfaites soient-elles, si la personnalité ne s'y révèle, et si elles ne sont la réalisation complète et entière d'un idéal de vie?

Parfois, chez des êtres d'exception, doués d'une grande faculté de comprendre, la vie apparaît trop passionnante pour qu'ils veuillent la recréer dans un livre. Ils ne réalisent jamais, par leurs œuvres, ce qu'ils *sont* eux-mêmes, et il leur suffit d'avoir vécu pour témoigner de l'idéal qu'ils poursuivent.

Mais, à côté de cela, en notre époque de talents forcés, que de recherches stériles et d'efforts mal venus! Pour les médiocres, poursuivant une chimère factice à travers d'épais fourrés, par des sentiers tortueux, puisque le grand soleil des routes battues dévoilerait trop l'inanité de leurs âmes, les prétendues libertés en art ont été les bienvenues. Ils s'en sont servi jusqu'à la satiété. Au lieu de peiner sur leurs détestables élucubrations, n'eut-il pas mieux valu, vraiment, aller au café?...

Que reste-t-il de ceux qui formèrent la tapageuse avant-garde littéraire d'il y a dix ans? Ceux-là, certainement, ont un très bel

avenir

avenir — derrière eux; en sorte que l'ordre des choses exige que rien d'eux ne demeure, hors la satisfaction qui nous reste de les avoir jugés parfaitement ridicules.

Si je dis ces choses pour clore ce recueil dont voici paru le premier volume, c'est pour nous disculper dès l'abord d'avoir voulu, par sa publication, innover en aucune façon. On remarquera peut-être en ces pages un certain retour vers un art plus pondéré, en même temps que plus traditionnel que celui qui a eu cours assez longtemps. Les uns célèbres déjà, les autres presque inconnus, chacun avec une vision particulière de l'univers et une indépendance entière, nous avons voulu réunir ici tous les trois mois quelques-unes de nos visions d'art ou de pensée, de même qu'il nous arrive parfois de mêler la fumée de nos cigares dans de longues conversations d'après-midi. Il importe surtout que nous nous y soyons plus.

Dès maintenant on a voulu nous attribuer des projets qui, s'ils ne sont pas ceux de nous tous, réalisent cependant, en une certaine mesure, les aspirations de quelques-uns d'entre nous. La lassitude du décor où se meuvent certains de nos symbolistes, faisait dire récemment à l'un de nos rédacteurs, qu'il serait peut-être temps de renoncer à l'inspiration moyenâgeuse qui servit de prétexte à tant de débauches sentimentales. Une simplification s'imposait.

Contempler davantage la beauté de ce qui nous entoure, le mouvement, la joie, nous permettrait peut-être de créer un idéal plus accessible que celui du lointain chevalier perdu dans la brume. Dans cette recherche de motifs plus simples pour de plus réelles évocations poétiques, puisque notre genre de vie était si différent de celui de nos aînés, puisqu'il nous plaisait de renoncer à une trop fragile tour d'ivoire, il était naturel qu'au lieu de nous affubler d'une vaine étiquette, nous rêvions d'une éthique « sincère et conforme à nos instincts ».

(Ah les beaux enthousiasmes de nos promenades nocturnes! Soit que nous arpentions à pas lents les quais déserts des environs de Notre-Dame

Dame, dans ce cher silence « indulgent aux longues théories », soit que, traversant Paris du d'*Harcourt* à la *Nouvelle-Athènes,* nous exaltions nos jeunesses tumultueuses en de longues marches bruyantes, nous avons toujours été sincères à la joie de nous sentir vivre. D'autres fois, accoudés aux tables des cafés, entre les chartreuses des maîtresses de nos amis et le griffonnage de nos cahiers de notes, ou bien amusés par des bouges infâmes, de Montmartre au Quartier-Latin, dans les caveaux des Halles, nous nous sommes facilement consolés d'être « de maintenant » en sachant nous passionner pour ce *maintenant*. Et quand les premières heures du matin nous séparaient, c'est d'une voix ferme que nous lancions le courageux « rentrons travailler ! » de nos dernières poignées de mains.)

Que voudrait-on d'ailleurs imposer à nos admirations ? Les quelques idées qui nous paraissaient nobles se sont définitivement avilies aux mains des politiciens démocrates et seules peuvent nous passionner encore la jeunesse et la beauté ? Nos âmes disparates n'ont souci de jouir que par les contrastes mêmes. Sceptiques et enthousiastes à la fois, pleins d'illusions et de désenchantements, ayant toutes les audaces et toutes les réticences, des naïvetés d'enfants et des ruses de sauvages, compliqués jusqu'au vice, mais bien portants de cœur et d'esprit, nous avons trouvé dans la vie même le corollaire à nos désaccords intérieurs. Et nous avons essayé de l'aimer, cette vie moderne, plus encore dans ses douleurs que dans ses joies. « La profonde douleur rend noble, elle sépare. (Nietzsche) » — Les bonnes tristesses font presque tout le bonheur ! On voudrait supprimer la misère et les peines au profit d'un vain idéal de nivellement et de médiocrité, réduit à des questions d'estomac(1), alors que seule la *lutte* vers le bonheur mène les rouages du monde...

Cependant les littératures actuelles, dont il devrait être question ici,

---

(1) Le *Centavre* est la seule revue qui ne s'occupe pas de sociologie.

n'ont produit pendant l'hiver écoulé que fort peu d'œuvres réalisant un idéal de beauté, ou — pour parler avec Stendhal — de bonheur. Quand la vogue successive de Messieurs Ohnet, Bourget, Prévost sera remplacée par celle de M. Hermant ou de M. Untel, cela changera-t-il la marche des choses? On attendait un renouvellement par les littératures étrangères et maintenant à peine s'il est encore question de ces « produits exotiques ». (Je les connais pour les avoir fréquentés beaucoup, trop peut-être.) Pouvaient-ils avoir une influence quelconque sur les lettres françaises?

Je ne parle pas de M. d'Annunzio, qui est tout à fait des nôtres, par son tempérament latin, et que nous devons remercier ici des belles heures d'extase spirituelle que nous ont données ses livres. Mais les Scandinaves, qu'en avons-nous retenu? Les expériences de chimie passionnelle de M. Strindberg, ou les soucis de nourriture de M. Knut Hamsun? Certainement les pays du nord ont quelques grands écrivains, mais ils ne peuvent nous intéresser qu'au point de vue purement *littéraire*. Oui, je sais bien, il y a Ibsen. Mais jusqu'à quand encore? Nous avons pu nous « emballer » un moment sur l'étrangeté des symbôles poétiques du grand norvégien, sur l'agencement de sa charpente dramatique, mais jamais son art n'agira sur nous d'une façon directe. Les préoccupations morales d'Ibsen ne sont pas les nôtres et les problèmes essentiels de sa conscience germanique ne troublent point les âmes méditerranéennes que nous sommes parvenus à nous créer.

L'Allemagne possède plusieurs très bons poètes lyriques dont deux au moins sont tout à fait géniaux. Mais les différences de langues rendent leur lyrisme à jamais inaccessible à la plupart d'entre nous. De ce beau théâtre réaliste qui florissait il y a quatre ou cinq ans à Berlin il ne reste plus trace; il a disparu tout comme le mouvement du *Théâtre Libre* en France. M. Hauptmann, pour ne citer que le plus connu de ce groupe, avait donné dans les *Tisserands* une image puissante de la misère, une image pleine de hautes qualités d'art. Récemment, dans son *Florian Geyer,* il voulut évoquer, avec les mêmes moyens dramatiques, un sujet analogue transporté en un cadre historique (la Guerre

 des

des Paysans), et sa tentative s'est échouée dans une œuvre informe et ennuyeuse. Il faudra bien se décider enfin à être plus circonspect à s'enflammer pour des génies qui s'éteignent si vite.

J'ai beaucoup aimé, parmi les livres que je disais plus haut, pour son style sobre et sa grande allure, la *Princesse des Ténèbres* que Madame Rachilde a publié sous le pseudonyme de Jean de Chilra. L'auteur a voulu elle-même, en critiquant son livre, se reprocher des défauts de composition. Madame Rachilde ne se doute-t-elle donc pas qu'elle a créé un type vivant et absolument original et que précisément ce mélange de rêve et de réalité, d'une réalité factice et d'un rêve intensément vrai, est la qualité la plus précieuse de son roman? Cette troublante et hallucinante Princesse des Ténèbres, avec son amant idéal et ce chien qui semble descendre directement du caniche de *Faust*, est d'une vie si belle que presque l'on en voudrait à ce doux et bénet docteur Sellier de l'aimer si *terrestrement* — jusqu'à l'en faire mourir.

Parmi tant de nouveautés passagères, l'*Aphrodite* de M. Pierre Louys se maintient en pile aux étalages. M. Pierre Louys est rédacteur de ce recueil et il n'est personne parmi mes lecteurs qui n'ait lu *Aphrodite*. Dire ici tout le bien que l'on en pense serait donc inutile.

Lorsque des jeunes gens timides venaient voir M. le Conseiller Gœthe, à Weimar, le vieux poète « en guise de consolation » les menait devant des statues antiques, comme s'il voulait leur dire « par des symboles, qu'ils devaient s'arrêter chez les Grecs pour y chercher la tranquillité de leurs âmes. » (cf. Eckermann.)

Toute renaissance artistique a trouvé en Grèce sa vivifiante source de beauté et si quelqu'un cherchait un remède aux misères de sa conscience moderne, il faudrait lui indiquer dans *Aphrodite*, la morale de Démétrios.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE

PREMIER VOLUME

PARTIE LITTÉRAIRE

PARTIE ARTISTIQUE

L. ANQUETIN.	DESSIN DE LA COUVERTURE DU RECUEIL.
	LE CENTAVRE *(d'après une peinture antique de Pompei. Mus. Borb. Vol.* III, *Tav.* XX*).*
JACQUES-E. BLANCHE.	PETITE FILLE, *lithographie en trois couleurs.*
CHARLES CONDER.	FRONTISPICE AUX « AUTOMNALES ».
CHARLES LÉANDRE.	TOUCHEZ L'AMOUR! *lithographie.*
GUSTAVE LEHEUTRE.	RUE DU PETIT-CLOITRE-SAINT-PIERRE, A TROYES, *eau-forte.*
FÉLICIEN ROPS.	LE FLIRT, *vernis mou. Frontispice à la « Lettre longue à la Bien-aimée ».*
MAXIME DETHOMAS.	CROQUIS, *lithographie en couleur.*
Ornements par G. BOTTINI,	MAURICE DELCOURT ET ALFONSE HEROLD.

PRIME AUX QUATRE CENTS PREMIERS ABONNÉS

FANTIN-LATOUR.	LES BAIGNEUSES, *lithographie à grandes marges.*

RÉSERVÉ A L'ÉDITION DE LUXE

MAURICE DELCOURT.	FÊTES! *Bois en couleurs.*

L'estampe qui justifie les tirages à grandes marges est de

ALEXANDRE CHARPENTIER.

CE
VOLUME A
ÉTÉ IMPRIMÉ SUR LES PRESSES DE
CHARLES RENAUDIE, 56, RUE DE SEINE. LES
LITHOGRAPHIES DE FANTIN-LATOUR, J.-E. BLANCHE,
CH. LÉANDRE ET MAXIME DETHOMAS ONT ÉTÉ TIRÉES
PAR J. CLOT, 23, RUE DU CHERCHE-MIDI, L'EAU-FORTE DE
G. LEHEUTRE PAR A DELATRE, 102, RUE LEPIC, LE VERNIS
MOU DE FÉLICIEN ROPS PAR F. NYS, 7, RUE
GERMAIN-PILON, LE BOIS EN COULEUR DE
MAURICE DELCOURT PAR LUI-MÊME.
CLICHÉS DE LA MAISON
GARNIER.

Rédacteur-Administrateur : HENRI ALBERT.
Rédacteur-Gérant : JEAN DE TINAN.

LE CENTAVRE

9, RUE DES BEAUX-ARTS, 9

SUPPLÉMENT AU VOLUME I.

LE CENTAVRE est un recueil trimestriel de Littérature et d'Art rédigé par

MM. Henri Albert, André Gide, A.-Ferdinand Herold, André Lebey, Pierre Louÿs, Henri de Régnier, Jean de Tinan, P. V.

LE CENTAVRE paraît tous les trois mois en volumes in-quarto couronne, cartonnés, de 100 à 150 pages de texte illustré.

LE CENTAVRE publie des *estampes originales* hors texte, eaux-fortes, lithographies, bois et des reproductions artistiques.

Une édition de luxe du CENTAVRE, tirée à 50 exemplaires sur japon impérial, donnera, en portefeuilles, sur papiers spéciaux, des épreuves à grandes marges, signées par les artistes, des estampes publiées par le recueil.

L'abonnement annuel au CENTAVRE est fixé à 60 francs pour l'édition de luxe sur japon impérial et à 20 francs pour l'édition ordinaire sur vélin.

Il n'est pas fait de service du CENTAVRE.

Rédaction et administration ·

chez M. Henri Albert, 9, Rue des Beaux-Arts

(Le Vendredi de 3 à 6 heures.)

AUX PROCHAINS VOLUMES

PARTIE LITTÉRAIRE

HENRI ALBERT : *Notes sur Carlo Crivelli ;*
Bréviaire d'un Immoraliste.

ANDRÉ GIDE : *Philoctète*, *Proserpine*, drames;
Lahire, *El Hadj*, contes.

A.-FERDINAND HÉROLD : *Nausicaa*, épisode dramatique ;
L'Aventure de Bilhana, conte ;
L'Amour d'Urvaçî, conte.

ANDRÉ LEBEY : *Le Temple de la Mort*, conte ;
Essai sur la douleur ; Notes à propos du vers libre.

PIERRE LOUYS : *La Sirène*, conte;
La couleur hyacinthe, conte.

HENRI DE RÉGNIER : *L'Amphisbène*, contes ; *des vers.*

JEAN DE TINAN : *Lyrismes aux petites filles*, poèmes ;
Petite monographie de la Sirène ;
Essai sur le quartier Latin.

P... V... : *Poë.*

La *Chronique générale* du deuxième volume sera tenue par M. JEAN DE TINAN.

ESTAMPES DE

MM. E. AMAN-JEAN, ANQUETIN, ALBERT BESNARD, JACQUES-EMILE BLANCHE, G. BOTTINI, O. BRACQUEMOND, EUGÈNE CARRIÈRE, CHARLES CONDER, M. DELCOURT, MAXIME DETHOMAS, E. DUEZ, G. D'ESPAGNAT, FANTIN-LATOUR, A. DE LA GANDARA, J. GRANIÉ, P. HELLEU, G. JEANNIOT, FABIEN LAUNAY, CHARLES LÉANDRE, ARMAND POINT, PUVIS DE CHAVANNES, PAUL RANSON, ODILON REDON, RENOIR, FÉLICIEN ROPS, JOSEPH SATTLER, P. SERRUSIER, HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC, F. VALLOTON, THEO VAN RYSSELBERGHE, JAMES M.-N. WHISTLER, A. ZORN.

REPRODUCTIONS D'AUTOGRAPHES

ŒUVRES DES REDACTEURS DU RECUEIL

HENRI ALBERT

1896. *Frédéric Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction. 7 50

ANDRÉ GIDE

1891. *Les Cahiers d'André Walter.* 7 »
1892. *Les Poésies d'André Walter.* 2 »
1892. *Le Traité du Narcisse.* épuisé.
1893. *Le Voyage d'Urien.* 12 »
1893. *La Tentative amoureuse.* 2 »
1895. *Paludes.* 6 »

A.-FERDINAND HEROLD

1890. *Les Pæans et les Thrènes*, vers. 3 »
1893. *Chevaleries sentimentales*, vers. 6 »
1888. *L'Exil de Harini*, poème dramatique. épuisé.
1889. *La Légende de Sainte Liberata*, mystère. 2 »
1891. *La Joie de Maguelonne*, mystère. 3 50
1894. *Floriane et Persigant*, drame. 2 »
1895. *Le Victorieux*, drame. 3 50
1895. *Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie*, légende. 6 »
1896. *L'Anneau de Çakuntalâ*, comédie héroïque (d'après Kâlidasâ). 3 »
1895. *Paphnutius*, comédie de Hrotwitha, traduction. 2 »
1894. *L'Upanishad du grand Aranyaka*, traduction. 5 »

ANDRÉ LEBEY

1894. *Préludes tristes*, vers. 2 »
1895. *Traduction des poésies de Sapphô.* 2 50
1896. *La Scène*, un acte en prose. 2 »
1896. *Le Cahier rose et noir*, vers. 4 »

PIERRE LOUŸS

1891. *Astarté*, vers. épuisé.
1893. *Chrysis*, fragment. 3 »
1894. *Lêda, ou la Louange des Bienheureuses Ténèbres*, conte. épuisé.
1895. *Ariane ou le Chemin de la Paix Eternelle*, conte. 3 »
1895. *La Maison sur le Nil*, conte. 3 »
1895. *Les Chansons de Bilitis.* 10 »
1896. *Aphrodite*, roman (douzième édition). 3 50

Traductions

MÉLÉAGRE. — *Poésies.* 3 »
LUCIEN. — *Scènes de la Vie des Courtisanes.* 3 »

HENRI DE RÉGNIER

1885. *Les Lendemains.* épuisé.
1886. *Apaisement.* rare.
1887. *Sites.* trés rare.
1888. *Épisodes.* épuisé.
1890. *Poèmes anciens et romanesques.* introuvable.
1893. *Tel qu'en songe.* introuvable.
1893. *Episodes, Sites et Sonnets.* 3 50
1894. *Contes à soi-même.* 3 50
1894. *Le Bosquet de Psyché.* 2 »
1895. *Le Trèfle noir.* 2 50
1895. *Aréthuse.* 3 50
1896, *Poèmes.* 3 50

JEAN DE TINAN

1894. *Un Document sur l'impuissance d'aimer.* Frontispice de FÉLICIEN ROPS. presque épuisé.
1896. *Érythrée*, conte. Orné par MAURICE DELCOURT. 2 50

PAUL VALÉRY

1895. *Introduction a la méthode de Léonard de Vinci.* 2 50

ŒUVRES EN PRÉPARATION

HENRI ALBERT

La Vie et la Mort d'Alfred Horst, écolier errant.
Essais de critique européenne.
Ames de lumière.
Max Stirner, L'Unique et sa propriété, traduction.
Frédéric Nietzsche, La Gaya Scienza, traduction.

ANDRÉ GIDE

Notes sur Schumann et Chopin.
Novalis, Henry d'Ofterdingen, traduction.
Les Nourritures terrestres.

A.-FERDINAND HEROLD

Petits poèmes ordonnés suivant les saisons, vers.
L'Homme de la Mer, poème dramatique.
Chrysis, drame (tiré du roman de Pierre Louys).
La Lutte des Classes, tragédie.
Apparences, comédie.
La Guirlande de Lotus, contes.
Thècle, roman.
La Vie de James Paterson, esq., roman.

ANDRÉ LEBEY

Chansons grises, vers.
Les Premières luttes, roman.
Poèmes du Crépuscule et de la Nuit.
Les Aventures d'un Chevalier, d'un Poète, d'un Philosophe et de leur Valet, roman.

PIERRE LOUŸS

Le roi Pausole, roman philosophique.
Le Manuel d'Aristippe, morale.
La Clochette, récit antique.
La Maladie de Wolfgang T., roman.
L'Évangile selon Sainte Marie-Madeleine.
Les Sept Douleurs, contes.
Les Matins Triomphants, roman.
Diverses Fontaines, vers.
Le Livre des Eaux et de la Nuit, vers.
Le Journal de Sigebert le Grand.
Orphée.

HENRI DE RÉGNIER

Les Roseaux de la Flûte, poèmes.
Contes de ma Sœur l'Oie.
Le Trèfle rouge, contes.
Les Jumeaux étoilés.
Les Mascarades de Monsieur d'Amercœur.
Lettres plaisantes et curieuses.

JEAN DE TINAN

Les Hélianthèmes, roman.
La Soliste, roman.
Himeros ou les Insatisfaits, roman.
Les Amphores de Pheidas, contes.
Les Hypocrites, comédie.
Proses et Autres, fonds de tiroirs.

Essai sur Saint-Just.
Essai sur Cléo de Mérode considérée comme symbole populaire.
Essai sur le Frôlement.
Le Démon de Stagyre, essai de critique du sentiment.

Les Poésies amoureuses de Caïus Valerius Catullus, traduction.
Frédéric Nietzsche, Aurores. Réflexions sur les préjugés moraux, traduction.

Penses-tu réussir ! (Lettres à un jeune homme), morale.
Téléphonons aux sourds-muets, métaphysique.

MERCVRE DE FRANCE

Fondé en 1672

(*Série moderne*)

RECUEIL MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART
15, rue de l'Échaudé, 15
PARIS

ROMANS, NOUVELLES, CONTES, POÈMES, MUSIQUE, ÉTUDES DE LITTÉRATURE ET D'ART
ARTICLES D'ESTHÉTIQUE ET DE CRITIQUE
MORALE, PHILOSOPHIE, OCCULTISME, SOCIOLOGIE
TRADUCTIONS D'ŒUVRES
SCANDINAVES, HOLLANDAISES, ALLEMANDES, ANGLAISES, RUSSES, ITALIENNES
LATINES, GRECQUES, PORTUGAISES, ARMÉNIENNES
AUTOGRAPHES ET PORTRAITS
BIBLIOGRAPHIE, REVUE DES REVUES, NOTES D'ART
DESSINS ET VIGNETTES ORIGINAUX.

RÉDACTEURS ET PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Paul Adam, Henri Albert, Edmond Barthélemy, Tristan Bernard, Emile Bernard, Léon Bloy, Eugenio de Castro, Victor Charbonnel, Jean Court, Gaston Danville, Louis Denise, Ch. Doudelet, Louis Dumur, Georges Eekhoud, Alfred Ernst, Gabriel Fabre, André Fontainas, Paul Gauguin, Henry Gauthier-Villars, André Gide, Remy de Gourmont, Charles Guérin, Paul Guigou, José-Maria de Heredia, A.-Ferdinand Herold, Charles-Henry Hirsch, Alfred Jarry, Tristan Klingsor, Bernard Lazare, André Lebey, Julien Leclercq, Camille Lemonnier, Pierre Louys, Maurice Maeterlinck, Stéphane Mallarmé, Paul Margueritte, Camille Mauclair, Charles Merki, Stuart Merrill, Raoul Minhar Adrien Mithouard, Albert Mockel, Charles Morice, Edmond Pilon, Georges Polti, Pierre Quillard, Rachilde, Yvanhoé Rambosson, Ernest Raynaud, Hugues Rebell, Henri de Régnier, Adrien Remacle, Jules Renard, Adolphe Retté, Léon Riotor, Georges Rodenbach, Albert Saint-Paul, Saint-Pol-Roux, Camille de Sainte-Croix, Albert Samain, Joseph Sattler, Marcel Schwob, Robert de Souza, Laurent Tailhade, Archag Tchobanian, Jean de Tinan, Alfred Vallette, Pierre Veber, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, Teodor de Wyzewa, etc.

MERCVRE DE FRANCE

paraît tous les mois en livraisons de 130 à 160 pages, et forme dans l'année 4 volumes in-8, avec tables.

Prix du Numéro :
FRANCE : 1 fr. 25 — UNION : 1 fr. 50

ABONNEMENTS

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	12 fr.	Un an	15 fr.
Six mois	7 »	Six mois	8 50
Trois mois	4 »	Trois mois	5 »

On s'abonne *sans frais* dans tous les bureaux de poste en France (Algérie et Corse comprises), et dans les pays suivants : Belgique, Danemark, Italie, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse. — ABONNEMENT POUR LA RUSSIE : 6 roubles par lettre chargée.



Paul Verlaine



Félix Vallotton



Paul Adam



Romain Coolus



Henri de Régnier



A.-Ferdinand Herold



Emile Verhaeren



REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE INTERNATIONALE
45, Mohrenstrasse, BERLIN. — 9, rue des Beaux-Arts, PARIS.
DEUXIÈME ANNÉE. — Abonnement d'un an : 95 francs



A. ARNOULD

7, Rue Racine, 7

—

AFFICHES ARTISTIQUES

—

LAUTREC, CHÉRET,
GRASSET,
STEINLEN, WILLETTE, ETC.

—

Affiches étrangères

—

ENVOI DU CATALOGUE

—

" Le Livre d'Art "

Revue artistique et littéraire
illustrée de planches originales

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

12-14, Rue Séguier (Nouveaux bureaux)

Le " Livre d'Art " fondé par un groupe de jeunes soutiendra le mouvement décoratif industriel moderne et s'efforcera de mettre en lumière la dernière génération d'artistes et d'écrivains.

Abonnements { Un an. . . . **12** francs
Étranger. . . **15** francs



L'ŒUVRE

Troisième Année

LUGNÉ-POË

Directeur,

J. M. GROS

Administrateur

—

28, Rue Turgot, 28



HUIT REPRÉSENTATIONS SUR UNE SCÈNE THÉATRALE

Baignoire ou Loge de 5 ou 6 places	500 fr. »
Fauteuil d'orchestre ou de balcon	100 fr. »
Fauteuil de 1re galerie.	60 fr. »

Pour tous renseignements s'adresser à M. GROS, Administrateur, 23, r. Turgot

★ ★

AU PROCHAIN SPECTACLE :

PEER GYNT, d'Henrik Ibsen.

ŒUVRES DE

HENRY GAUTHIER-VILLARS

(WILLY)



H. Gautier-Villars
par
Vallotton

Sonnets (épuisé).
Mark Twain (épuisé).
La Photographie des objets colorés de Vogel.
La Ferrotypie.
La Platinotypie.
Comic-Salon.
L'Année fantaisiste (cinq volumes).
Soirées perdues.
La Mouche des Croches.
Entre deux airs.
Une Passade, roman.
Poissons d'Avril.

Lettres de l'Ouvreuse, en collaboration avec Alfred Ernst.
Bains de Sons, — Alfred Ernst.
Rythmes et Rires. — Alfred Ernst.
Histoires Normandes. — Léo Treznik.
Les Enfants s'amusent. — Pierre Veber.

EN PRÉPARATION

Apologues suggestifs.



EXPOSITION INTERNATIONALE

DU LIVRE MODERNE

A L'ART NOUVEAU

22, RUE DE PROVENCE

A PARIS

EN MAI

1896



DESSINS ORIGINAUX

Lithographies, Eaux-Fortes, Affiches Illustrées

De MM. L. Anquetin, Albert Besnard, O. Bracquemond, Eugène Carrière, Alex. Charpentier, Chéret, De Feure, Forain, Lepère, Lunois, Puvis de Chavannes, Raffaelli, Paul Renoir, Steinlen, H. de Toulouse-Lautrec, F. Valloton, Willette, James M.-N. Whistler.


BULLIER
Tous les
JEUDIS
GRANDE FÊTE
Samedis & Dimanches
BAL





SPECTACLES DIVERS

FOLIES-BERGÈRE. — *Les Cygnes : Les 5 Barrisson.*

CASINO DE PARIS. — *Fiammina : Deux Tentations.*

OLYMPIA. — *Ariette ; La Gran Via.*

MOULIN-ROUGE. — *Spectacle : Concert : Bal.*

ELDORADO. — *Le Royaume des Femmes.*

SCALA. — *Ohé ! l'Amour !*

HORLOGE. — *Spectacle varié.*

AMBASSADEURS. — *Spectacle varié.*

FOLIES-MARIGNY. — Relâche.

PÉPINIÈRE. — *Spectacle varié.*

ALCAZAR D'HIVER. — *Spectacle varié.*

CIGALE. — *Cric-Krak.*

DIVAN JAPONAIS. — *La Chambre nuptiale.*

ROBERT-HOUDIN. — *Le Pilori : Trucs nouveaux.*

CHAT-NOIR. — *Le Sphinx : Au Parnasse.*

TABARIN. — *L'École des Pitres.*

CASINO DU CHAMP-DE-MARS. — *Spectacle varié.*

NOUVEAU-CIRQUE. — *L'Ile des Bossus.*

HIPPODROME DU CHAMP-DE-MARS. — *Acrobaties.*

CIRQUE D'ÉTÉ. — *Exercices équestres.*

PALAIS-SPORT. — *Select-Théâtre.*

PALAIS DE GLACE. — Clôture annuelle.

POLE-NORD. — Réouverture le 26 septembre.

BULLIER. — *Bal.* Jeudi, Samedi et Dimanche.

MUSÉE GRÉVIN. — *Lourdes, Madagascar.*

MUSÉE OLLER. — *La Passion.*

Imp. C. RENAUDIE, 56, rue de Seine, Paris.

Le Gérant : JEAN DE TINAN.

BULLETIN D'ABONNEMENT

LE CENTAVRE

RECUEIL TRIMESTRIEL
de Littérature et d'Art

9, Rue des Beaux-Arts, 9
PARIS



M ....

déclare souscrire un abonnement d'un an (quatre volumes), partant du premier volume, à l'Édition (1) ....

du recueil LE CENTAVRE.

Adresse : ....

....

Le .... *1896.* SIGNATURE :

(1) Inscrire de *luxe* ou *ordinaire*

Édition de luxe sur japon . . 60 fr. »
Édition ordinaire sur vélin. . 20 fr. »

Adresser ce bulletin à M. l'Administrateur du recueil LE CENTAVRE, 9, rue des Beaux-Arts, à Paris.